

Association des Amis
de Marguerite Burnat-Provins



© Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins
1034 Boussens - 2011

Couverture : Marguerite Burnat-Provins,
Les Êtres de l'abîme – Oram Caris Bluterba Sobra
Mine de plomb et aquarelle sur carton, 18 mai 1921.
Collection de l'Art Brut, Neuve Invention, Lausanne.

Avec le soutien de la
 Loterie Romande

SOMMAIRE

Haï-Kaï Marguerite Burnat-Provins	3
Un monde mystérieux Catherine Dubuis	5
Le Miracle en soi Marguerite Burnat-Provins	7
Nouvelles méthodes curatives Pierre Mille	11
Mon film Clément Vautel	13
La part féminine de la méthode Coué Lettres de patient(e)s à Marguerite Burnat-Provins au début des années 1920. Hervé Guillemain	15
Ce que j'ai entendu Marguerite Burnat-Provins	19
Marguerite Burnat-Provins Le regard de l'ombre Delphine Durand	25
Le Cœur Marguerite Burnat-Provins	35

COLLABORATEURS

Delphine Durand, docteur en histoire de l'art, France

Hervé Guillemain, historien, Centre de Recherches Historiques de l'Ouest (CERHIO), Université du Maine, Le Mans, France

Catherine Dubuis, critique littéraire, Boussens

Sophie Godel, Aubonne, pour le choix des illustrations et la facture du *Cahier*

ont réalisé ce *Cahier 19*.

Imprimerie Christophe Hangartner, Lavigny



Marguerite Burnat-Provins, *La Confiance*,
16 octobre 1926. Aquarelle. Collection de
l'Art Brut, Neuve Invention, Lausanne.

Hommage

Avec cette même discrétion qu'il apportait à vivre, notre ami Luiz-Manuel s'en est allé.

Membre pendant plusieurs années et jusqu'à l'an passé du Comité de notre association en tant que trésorier, il a géré nos finances avec prudence et méticulosité, et ses avis toujours empreints de lucidité et de sagesse nous étaient précieux.

Mais si les chiffres n'avaient pas de secrets pour lui, Luiz était avant tout un amoureux des mots auxquels il aimait restituer des sens parfois perdus – n'a-t-il pas, en effet, écrit que «même le mot *comptable* peut être paré de mille oripeaux poétiques» ?

Et poète, certes, il l'était, s'exprimant avec un égal bonheur tant en portugais qu'en français. Loin de le réserver à son seul usage personnel, il a mis ce bilinguisme au service de ses confrères romands dont il a traduit un grand nombre pour les faire paraître dans des revues lusitaniennes.

Ce rôle de «passeur», il l'a bien sûr tenu en traduisant certains chants du *Livre pour toi*, mettant sur pied, en collaboration avec deux comédiennes, des soirées de lectures bilingues (français, portugais) qui ont été présentées dans plusieurs lieux de Suisse romande et l'ont révélé comme un diseur doté d'une remarquable puissance émotive.

Luiz-Manuel s'en est allé, mais il nous a laissé, tel un *vade mecum*, un ultime recueil, ce *Lampyre en hiver* qui nous le restitue «aux prises avec la neige et la froidure, mais toujours espérant, toujours chérissant la mémoire de la clarté et de l'été – de l'amitié, de la tendresse¹».

Francine-Charlotte Gehri

¹ Dédicace de l'auteur.

Haï-kaï

Celui que j'aimais
Ne reviendra plus jamais.
Allons donc au bal.

bois

La nuit en rêvant
J'ai revu ses yeux, très doux
Journée de Décembre.

argent

Parole entendue
Et muette à tout jamais.
Fleur dans l'ouragan.

argent

Tu as oublié renié
La tendresse, les aveux,
Le poème au feu.

émail

Mon cœur est trop grand
Nous y étions deux nichés,
Hiver, je suis seule.

argent

Oh l'âne velu
Avec ses grands yeux cernés.
Sa jambe qui saigne.

bois

Auprès de l'église
Une rivière, un enclos
Cigale à midi.

émail

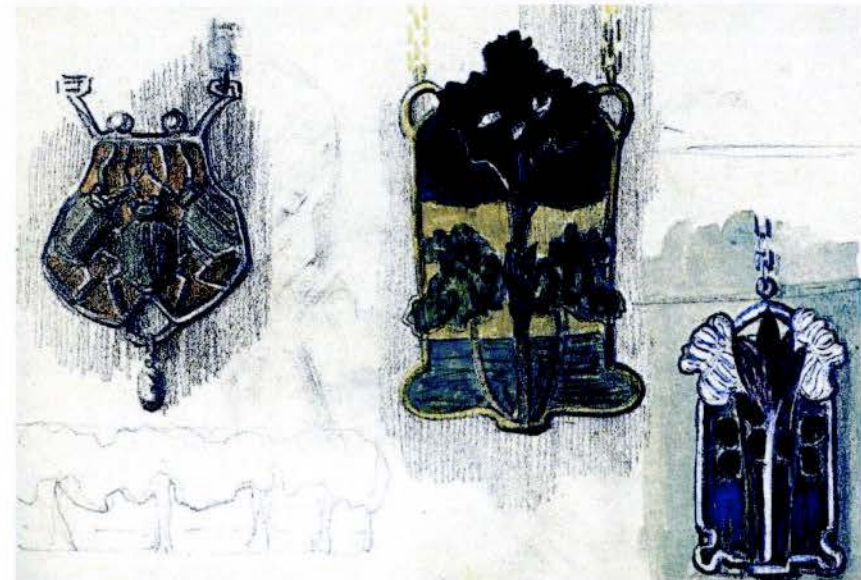
Chair et os, douleur,
Dans notre âme inquiétudes
Au lointain, la mort.

argent

Qui les comptera
Les cerises, les cerises,
Qui les mangera ?

bois

Marguerite Burnat-Provins



Projets de pendentifs, dessin dans carnet de croquis, s.d. [vers 1900]. Fusain, aquarelle et gouache non signé. Collection particulière, Suisse.



Hanugre et le chat, 11 mars 1919. Mine de plomb et aquarelle sur papier, non signé. Collection de l'Art Brut, Neuve Invention, Lausanne.



Le Bouquet de la vie, 5 février 1927. Mine de plomb et aquarelle sur carton. Collection de l'Art Brut, Neuve Invention, Lausanne.

UN MONDE MYSTERIEUX

Voilà près de vingt-cinq ans, en 1987, la Société française des Amis de Marguerite Burnat-Provins consacrait son Cahier numéro 4 à la Méthode de Coué et aux relations qu'avait entretenues avec elle Marguerite durant les années 1920-1922. Bénéficiant de la découverte, à Saint-Cézaire, de caisses remplies de documents nouveaux¹, dont une ample correspondance touchant à Emile Coué et à sa méthode, les rédacteurs des Cahiers français sortaient un gros opuscule fort intéressant, auquel nous devons faire référence ici. Il nous paraît en revanche que le temps a suffisamment passé pour que nous reprenions le sujet, en y apportant une contribution inédite due à la plume d'un fin connaisseur d'Emile Coué, Hervé Guillemain, auteur de *La Méthode Coué : histoire d'une pratique de guérison au XX^e siècle*, Seuil, collection «L'Univers historique», 2010.

En hors d'œuvre, nous vous proposons quelques haï-kaï² de Marguerite, puisés dans des cahiers encore inédits conservés dans le fonds Burnat-Provins de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. Ces brefs poèmes inspirés de la tradition japonaise témoignent de l'intérêt passionné qu'a suscité auprès des artistes de l'Art Nouveau ce mode d'expression poétique, touches délicates qui renvoient à celles de la peinture traditionnelle japonaise. Marguerite accompagne chacun de ses poèmes d'une mention qui nous reste un peu énigmatique :

¹ Déposés depuis lors à la Bibliothèque municipale de Grasse, dans le fonds Marguerite Burnat-Provins.

² Je tiens à remercier chaleureusement François Iselin qui, par son enthousiasme pour les haï-kaï de Marguerite, m'a soufflé l'idée d'en publier quelques-uns ; et qui, par ses retranscriptions, m'a amplement facilité la tâche de les reproduire ici.

«bois», «argent», «émail». Projétait-elle d'illustrer ces minuscules chefs-d'œuvre ? Ces indications reflétaient-elles une «impression» ressentie au moment de composer le poème ? Ou encore, l'artiste envisageait-elle de réaliser des bijoux, sorte de «frères» des vers jetés sur la page ? Peut-être le saurons-nous un jour ?

Mais revenons à Emile Coué. Je me souviens que dans mon enfance, c'était une scie familiale que de citer la «méthode Coué». Le ton était toujours à la légère raillerie devant des efforts visant à adoucir la dure réalité des choses. Au même moment (pure coïncidence ?) avait surgi l'intimidante stature du docteur Knock, ce Coué à l'envers qui cherchait, lui, à mettre au lit tout un canton se croyant en bonne santé³. En écho à cette double stratégie opposée, il nous plaît d'aborder ici ce thème en lien direct avec Marguerite.

Nous n'allons pas répéter le contenu du Cahier français, mais lui emprunter trois éléments, avec de chauds remerciements aux amis de Grasse pour nous avoir fourni la majeure partie de notre Cahier. Tout d'abord «Le Miracle en soi», reproduction d'un article de Marguerite Burnat-Provins, paru le 18 décembre 1920 dans la *Renaissance politique, littéraire et artistique*. Puis nous nous ferons l'écho de voix discordantes, celles de deux journalistes qui expriment leur scepticisme sur le mode plaisant :

³ *Knock ou le Triomphe de la médecine*, pièce de théâtre de Jules Romains, a été représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie des Champs-Élysées, le 15 décembre 1923, sous la direction de Jacques Hébertot, mise en scène et décors de Louis Jouvet, qui interprétait également le rôle principal. (Wikipedia)

«Nouvelles méthodes curatives», article de Pierre Mille paru dans *Le Petit Marseillais* du 24 septembre 1921 ; et «Mon film», article de Clément Vautel, sans lieu ni date. Le curieux intitulé de la rubrique de Clément Vautel veut sans doute insister sur l'aspect subjectif des prises de position de l'auteur. Ces éléments nous paraissent susceptibles d'intéresser nos membres, car ils jettent un éclairage nouveau sur la personnalité et le rayonnement de l'artiste. En revanche, nous n'avons pas repris le texte de la longue conférence que Marguerite a donnée, le 2 mai 1922, à l'Amicale Artistique Antiboise, et intitulée *L'Autosuggestion, méthode du professeur Coué de Nancy*, jugeant qu'elle ne faisait que répéter pour l'essentiel les propos de l'article du 18 décembre 1920 paru dans la *Renaissance*.

En outre, le Cahier français contient une très intéressante analyse des documents retrouvés dans les fameuses caisses⁴, analyse due à la plume de Jean-Pierre Rozelot, actuel président de la Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins, et à laquelle la contribution d'Hervé Guillemain apporte une belle synthèse.

On verra qu'en la matière, il est beaucoup question de foi. Il faut croire en la méthode, et réciter la formule autant de fois qu'il est nécessaire, en s'aidant, si besoin est, d'un «chapelet» formé d'une corde à nœuds. Pour enchaîner sur cet aspect, nous avons choisi de publier un inédit de Marguerite retrouvé dans le fonds Monique Laederach, déposé à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne, intitulé *Ce que j'ai entendu*. Les faits décrits par l'auteure nous sont donnés comme une réalité dont l'explication se fait attendre, mais qui requiert des lecteurs une adhésion immédiate. Hors du cercle de ces *happy few*, nous sommes menacés du sourire des sceptiques.

⁴ Je tiens ces pages à la disposition des lecteurs intéressés.

Pour épaissir encore l'atmosphère de mystère que nous aimerions voir régner sur ce Cahier, nous vous proposons un article de Delphine Durand, jeune chercheuse française en histoire de l'art, spécialiste du symbolisme, qui souligne l'appartenance des portraits féminins et des autoportraits de Marguerite Burnat-Provins à la sphère ténébreuse du symbolisme du tournant du XX^e siècle. L'intrépide historienne va même jusqu'à s'emparer de deux portraits de l'artiste par Ernest Biéler – pourtant solidement catalogués Art Nouveau – pour les enchâsser dans ces représentations très orientées fin de siècle de la femme des années 1890. Nous nous réjouissons d'entendre vos réactions à ce texte combien personnel, fourmillant de références picturales dont nous n'avons pas toujours pu donner un aperçu en images, ce que nous regrettons.

Enfin, dernier emprunt à nos amis français, nous avons choisi de vous redonner à lire le beau conte cruel intitulé *Le Cœur*, qui aurait dû trouver place dans le Minizoé paru il y a quelques années, en compagnie de deux autres nouvelles, *La Revenante* et *Une nuit chez les Aïssaouas*. Au dernier moment, la directrice des Editions Zoé a fait disparaître ce texte, ce que nous avons beaucoup regretté alors. Le voici dans toute sa symbolique déchirante, qui semble faire signe à l'interprétation que nous donne Delphine Durand des autoportraits peints : un autoportrait littéraire fasciné par les ombres de l'inconscient.

Catherine DUBUIS

Le Miracle en soi¹

Hommage à Emile Coué²

Dans le courant du mois de septembre 1920, j'ouvris pour la première fois le livre de Charles Baudouin, de Genève, professeur dans cette ville, à l'Institut Jean-Jacques-Rousseau.

Cet ouvrage, édité par la maison Delachaux et Niestlé, 26, rue Saint-Dominique, à Paris, s'appelle : *Suggestion et autosuggestion*. L'auteur l'a dédié «à Emile Coué, à l'initiateur et à l'homme de bien, en profonde reconnaissance»³.

Je lus et ne quittai pas le volume avant d'avoir été jusqu'au bout.

C'est qu'il contient le très simple exposé d'une œuvre magnifiquement humanitaire, appuyée sur une théorie qui peut paraître enfantine tant elle se trouve à portée de chacun. Et si chacun la met en pratique, il en découlera le plus grand bien.

Depuis plus de vingt ans d'inlassable labeur, Emile Coué, qui habite aujourd'hui Nancy, où il suivit naguère les travaux et les expériences de Liébault⁴, père de la doctrine de la suggestion,

¹ Texte paru dans *La Renaissance politique, littéraire et artistique*, le 18 décembre 1920 ; publié en fac similé dans le *Cahier 4 de la Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins*, Saint-Cézaire-sur-Siagne, [1987], pp. 61-64.

² Emile Coué, né le 26 février 1857 à Troyes, mort le 2 juillet 1926 à Nancy.

³ Charles Baudouin (Nancy, 1893 - Saconnex d'Arve, Genève, 1963), *Suggestion et autosuggestion : étude psychologique et pédagogique d'après les résultats de la Nouvelle école de Nancy*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1919.

⁴ Selon Laurent Gross, spécialiste en hypnose clinique à Paris, «le docteur Liébault (1823-1904) est le véritable fondateur de l'école de Nancy. [...] Installé dans la région de Nancy, il se consacre à l'étude de la suggestion hypnotique, et fait de la suggestion verbale le facteur le plus important pour la création de l'état hypnotique. [...] "La suggestion, dit-il, est la clé de l'Hypnose". [...] On doit reconnaître à Liébault le mérite d'avoir le premier appliqué systématiquement la suggestion en thérapeutique. [...] Liébault a

depuis plus de vingt ans, dis-je, Coué ne s'est occupé que de cette question, mais tout spécialement pour amener ses semblables à cultiver l'*autosuggestion*.

Au commencement du siècle, Coué avait atteint le but de ses recherches, il avait dégagé la force immense et générale de l'*autosuggestion*. Après des expériences innombrables sur des milliers de sujets, *il montrait l'action du subconscient dans les cas organiques*. Ceci est nouveau, et le grand mérite de ce savant profondément modeste, est d'avoir trouvé le remède à des maux terribles, réputés incurables ou douloureux à l'excès, sans espoir de soulagement.

Ne pouvant entrer ici dans de longs détails scientifiques, je dirai seulement comment le savant de Nancy exerce sa méthode.

Le résumé lapidaire de toute une vie de patientes recherches et d'observations continues, c'est une formule brève, à répéter le matin et le soir.

Il faut la dire à mi-voix, les yeux fermés, dans une position favorable à la détente musculaire, soit au lit, soit dans un fauteuil, et sur le ton employé pour réciter des litanies.

Ces paroles magiques, les voici :

«Tous les jours, à tous points de vue, je vais de mieux en mieux.»

On doit les prononcer vingt fois de suite, en s'aidant d'une corde à vingt nœuds, qui fait office de chapelet. Ce détail matériel

pressenti la valeur des moyens psychologiques dans la thérapie des maladies que l'on appelle maintenant "psychosomatiques"».

Source : www.hypnose-therapeutique.com/historique/liebault.htm

a son importance, il assure la récitation machinale, et c'est essentiel.

Pendant qu'on articule ces mots *que le subconscient enregistre*, il ne faut penser à rien de spécial, ni à ses maladies, ni à ses peines, il faut être passif, avec le seul désir que tout soit pour le mieux. La formule «à tous points de vue» est d'un effet général.

Ce désir doit s'exprimer sans passion, sans volonté, avec douceur, *mais avec une confiance absolue*.

Car Emile Coué, au moment de l'autosuggestion, *n'appelle nullement la volonté, au contraire* ; pas de volonté à cet instant-là, mais que *l'imagination*, le grand moteur, infiniment plus actif que celui qu'on invoque toujours, que l'imagination seule soit en jeu.

«Prenez confiance en vous, dit ce bon conseiller, croyez, croyez fermement que tout ira bien.» Et, en effet, tout va très bien pour ceux qui ont la foi aveugle, fortifiée par la persévérance.

Comme rien ne vaut les faits, je vous raconterai ce qui m'est arrivé à moi-même, avant d'avoir jamais vu M. Coué.

J'en reviens donc à ce mois de septembre où j'ouvris le volume de M. Charles Baudouin. A la suite d'un exposé substantiel, l'auteur énumère la guérison de maladies telles que l'entérite, l'eczéma, le bégaiement, la mutité, une sinusite datant de vingt-cinq ans, et qui avait nécessité onze opérations, la métrite, la salpingite, les fibromes, varices, etc., enfin et surtout, les plaies tuberculeuses profondes et la *phtisie au dernier degré* (cas de Mme D. de Troyes, âgée de 30 ans, devenue mère après sa guérison, sans rechutes). Ceci constaté souvent par les médecins traitants.

Ces exemples me frappèrent profondément, c'était là le miracle. Il ne s'agissait pas de nerfs, mais de maux que la médecine aborde sans succès. Cette guérison de la tuberculose me

fut une révélation.

Atteinte depuis deux ans d'une névrite aiguë de la face, je souffrais horriblement. Quatre médecins, dont deux spécialistes, avaient prononcé la sentence qui suffirait à elle seule à cultiver le mal par son influence néfaste sur le moral : Rien à faire ! Ce rien à faire avait été pour moi le principe de la pire des autosuggestions.

En possession de la formule : Tous les jours, à tous points de vue... etc., je la récitai avec une foi qui, pour être venue subitement, n'en était pas moins capable de soulever les montagnes et jetant bas châles et écharpes, tête nue, je m'en allai au jardin sous le vent et la pluie en répétant doucement : «*Je vais être guérie*, il n'y aura plus de névrite, elle s'en va, elle ne reviendra pas, etc.» Le lendemain, j'étais guérie et plus jamais, depuis, je n'ai souffert de ce mal abominable, qui ne me permettait plus de *faire un pas* dehors, au moindre vent, à la moindre humidité et me rendait la vie intenable. Ce fut une immense joie. Les incrédules diront : C'était nerveux. Evidemment, et je leur abandonne ce premier point. Mais, ravie du résultat, j'expérimentai la méthode de Coué au sujet d'un œdème de la cheville gauche, résultant d'une affection des reins réputée incurable. En deux jours, l'œdème avait disparu. J'agis au point de vue fatigue, dépression morale, etc., un mieux extraordinaire se produisit et je n'eus plus qu'une idée : aller à Nancy remercier mon bienfaiteur.

J'y fus donc et trouvai l'homme excellent, attirant par sa bonté et sa simplicité, qui est devenu mon ami.

C'était indispensable de le voir sur son terrain d'action. Il me convia à une séance populaire. J'entendis un concert reconnaissant. Les lésions pulmonaires, déplacements d'organes, l'asthme, le mal de Pott (!), la paralysie, toute cette horde funeste reculait. J'ai vu marcher une paralytique tordue et déjetée sur sa

chaise. Coué avait parlé, il réclamait la confiance, la grande, l'immense confiance en soi. Il disait : «Apprenez à vous guérir, vous le pouvez ; moi, je n'ai jamais guéri personne. C'est en vous qu'est le moyen, appelez votre esprit, faites-le servir à votre bien physique et moral, et il viendra, il vous guérira, vous serez fort et heureux.» Ayant parlé, Coué s'approcha de la paralytique : «Vous avez entendu, croyez-vous que vous allez marcher ?» – Oui. – Et bien, levez-vous !» La femme se leva, elle marcha, fit le tour du jardin. Et le miracle s'accomplit.

Une jeune fille, atteinte du mal de Pott, dont la colonne vertébrale se redressait après trois visites, me dit son bonheur intense de se sentir renaître, alors qu'elle se croyait perdue.

Trois femmes, guéries de lésions pulmonaires, exprimaient leur enchantement d'être rendues au travail, à la vie normale. Coué, au milieu de ces gens qu'il aime, m'apparut comme un être à part, car cet homme ignore l'argent, tout son travail est gratuit et son désintéressement extraordinaire ne lui permet pas de jamais recevoir un centime. «Je vous dois quelque chose, lui dis-je, je vous dois même tout... – Non, seulement le plaisir de continuer à vous bien porter.»

Une irrésistible sympathie entraîne vers ce philanthrope bon enfant ; bras dessus, bras dessous nous fîmes le tour du potager qu'il cultive lui-même, se levant tôt. Presque végétarien, il considère avec satisfaction les résultats de son travail. Et puis, la grave conversation reprend : «Vous possédez une puissance illimitée : l'esprit. Il agit sur la matière, si l'on sait le domestiquer. L'imagination est comparable à un cheval sans rênes ; s'il traîne une voiture où vous vous trouvez, il peut faire toutes les sottises et vous tuer. Mais attelez-le convenablement, conduisez-le d'une main sûre, il va où vous voulez. Ainsi font l'esprit, l'imagination. Il faut les conduire pour notre bien. L'autosuggestion, formulée par les lèvres, est un ordre que le

subconscient reçoit, il l'exécute à notre insu, et surtout la nuit, l'autosuggestion du soir est la plus importante. Elle donne de merveilleux résultats.

«A cela, lorsque vous ressentez une douleur physique, ajoutez la formule : *Cela passe*, répétée, très très vite, dans une sorte de bourdonnement, en posant la main sur la partie souffrante, sur le front, s'il s'agit d'une peine morale.

«Car la méthode agit très efficacement sur le moral. Après avoir réclamé le secours de l'âme pour le corps, on peut le demander encore pour toutes les circonstances et difficultés de la vie.»

Là aussi, j'ai expérimenté que les événements se modifient singulièrement par ce procédé.

Vous le connaissez aujourd'hui.

Vous le connaîtrez mieux en lisant le livre de M. Baudouin, puis sa brochure : *Culture de la force morale*, et, enfin, le petit traité succinct écrit par M. Coué lui-même : *La Maîtrise de soi-même*. On trouve cet ouvrage chez l'auteur, 186, rue Jeanne-d'Arc, à Nancy, contre 1 fr. 55.

Mais, si j'ai pu vous inspirer le désir de faire vous-même cet excellent pèlerinage, vous irez chercher l'opuscule à Nancy. Comme moi, vous aimerez l'homme unique, peut-être, par sa très noble charité, par son amour de ses frères, tel que le Christ l'a enseigné.

Et, comme moi, physiquement, moralement, vous serez guéris. La vie vous paraîtra meilleure, plus belle. Cela n'est-ce pas, vaut bien la peine d'essayer !

Marguerite Burnat-Provins



Émile Coué de la Châtaigneraie à New York, précurseur de la psychologie comportementale et de la pensée positive. fr.wikipedia.org



Nouvelles méthodes curatives

Un éminent praticien de l'école de Nancy a annoncé, il y a quelque temps, qu'il se faisait fort de guérir toutes les maladies par l'autosuggestion, à laquelle un autre prince de l'art donne un autre nom, beaucoup plus à coucher dehors, et par conséquent plus impressionnant : la «pithiatique¹». Il suffit, affirme ce savant docteur, – un loup dans la bergerie des autres docteurs, sans doute, car son système leur arrache le pain de la bouche – il suffit de se répéter quarante fois par jour, pas une de plus, pas une de moins : «Je me porte bien. Je me porte parfaitement bien !» pour ne jamais être malade.

Je connaissais déjà cette méthode : c'est celle d'une secte religieuse, d'origine protestante, née en Amérique, et qui a même, si je ne me trompe, deux petites chapelles à Paris, les *Christian Scientists*². Ses fidèles ne font appel, pour se guérir de toutes les maladies, qu'à la lecture de la Bible, et à la prière ; la foi suffit, d'après eux, pour se maintenir en bonne santé, et y revenir si par malheur, – j'allais écrire par une sorte de miracle à l'envers – on n'y est plus.

¹ Le dictionnaire donne du pithiatisme une définition différente : «Troubles que l'on peut provoquer et faire disparaître par la suggestion.» Ce que désigne ce mot n'est donc pas, comme le dit le journaliste, l'autosuggestion elle-même, mais bien ce que nous appellerions les maladies psychosomatiques, voire imaginaires dans certains cas. (Note de l'éditrice)

² La Science chrétienne (ou Christian Science) se définit elle-même comme une science spirituelle, et non comme une religion (adhésion à un credo). Elle précise que, malgré la confusion possible entre les deux noms, elle n'a rien de commun avec l'Église de Scientologie. (Note de l'éditrice)
Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Science_chrétienne

Cela ne me paraît point absolument ridicule. D'abord le système est excellent contre les malades imaginaires et les névropathes. De plus, vous n'êtes point sans doute sans avoir remarqué qu'il y a des tas de maladies qui guérissent toutes seules, si l'on n'y fait pas attention. Un personnage de Labiche définit ainsi le coryza : «Le rhume de cerveau est une affection des muqueuses qui tapissent les fosses nasales, elle dure huit jours. Les gens riches prennent des infusions de guimauve ; alors, ça dure neuf jours.»

Mme Sophie Cheftèle, dans un petit livre très intéressant sur les Etats-Unis, rapporte qu'elle a rencontré un grand nombre de *Christian Scientists* : ils lui ont paru d'une humeur agréable et gaie. Je la crois sur parole ; il n'y a rien d'embêtant comme les gens qui vous parlent de leurs maladies, et une religion qui enjoint à ses adeptes de ne jamais consentir à reconnaître qu'ils en ont aucune est un bienfait pour l'humanité, puisqu'elle supprime cette sorte de raseurs. Il paraît aussi, toujours d'après Mme Cheftèle, qu'une violoniste, soignée d'un bras cassé, par la seule science chrétienne, tint sa partie dans un concert, le soir même de son accident... Moi, je veux bien, quoique cela me soit un peu plus difficile à croire. L'expérience dont je fus témoin, en 1893, à Londres, où les *Christian Scientists* étaient déjà fort répandus, se termina d'une façon un peu différente. L'un de ses plus ardents fidèles parmi ceux-ci était mon confrère Harold Frederick, journaliste américain. Il affirmait pouvoir se passer, grâce à la science chrétienne, de toute médecine et de tout médecin. C'était un excellent garçon, qui buvait gaillardement sa bouteille de whisky par jour : telle était sa dose ordinaire. Il

advint qu'il se cassa la jambe : peut-être le whisky y était-il pour quelque chose. Dédaigneux des soins de la Faculté, au lieu de prier celle-ci d'aider la nature à recoller son tibia, il chargea de cette mission une fervente Christian Scientist.

Cette pieuse demoiselle venait chaque jour pour lui lire un passage du Livre de Job ou de l'histoire des Macchabées, je ne sais trop ; mais, pendant la cure, le pauvre Harold Frederick mourut d'une fluxion de poitrine. Les croyants me répondront que cela ne prouve rien contre la doctrine, puisqu'il n'invoquait le Seigneur que pour une jambe cassée, non contre une congestion pulmonaire.

Le praticien de l'école de Nancy me paraît ne faire, en somme, que mettre le *Christian Scientism* à la portée des personnes qui n'ont pas assez de confiance dans la Bible. Il prétend, si j'ose dire, mettre la Science chrétienne à la portée des anticléricaux. Je lui accorde la même confiance, dans les mêmes limites. Je suis prêt à répéter quarante fois par jour que je me porte bien et à préférer obstinément une bouteille de pommard à cent litres d'huile de foie de morue ; mes dispositions naturelles m'y portent. Toutefois, j'ai connu, comme vous tous, un bon nègre, marchand de nougat, qui chantait non pas quarante fois par jour, mais mille fois au moins, de l'aube à la nuit, pour les besoins de son commerce : «Jamais malade, jamais mourir !» Ça ne l'a pas empêché d'attraper une pleurésie, et d'en trépasser ; mais peut-être, malgré tout, n'avait-il pas assez la foi.

Tout bien réfléchi, en ce qui me concerne, je n'adhérerai à la doctrine du mire de Nancy ou à celle de la Science chrétienne, que si un de leurs croyants les plus sincères veut bien lui-même se soumettre à l'expérience, d'ailleurs agréable, que voici :

Qu'il absorbe, – à mes frais, j'y consens – deux bouteilles de bourgogne solide, coup sur coup, en proclamant quarante fois : «Je ne suis pas saoul ! Je ne suis pas saoul !» Il ne suffira point, bien entendu, qu'après cela il croie ne pas l'être. Il faudra que manifestement, à mes yeux et à ceux d'un jury d'honneur, il ne le soit point.

Pierre Mille
Le Petit Marseillais
24 septembre 1921

Mon film

M. Emile Coué est un pharmacien français qui met en flacons, non plus les remèdes autorisés par le Codex, mais la foi, l'espérance, l'optimisme, la volonté...

Il remplace l'ipéca, l'eau blanche¹, les pilules, les cachets par l'autosuggestion.

M. Emile Coué, célèbre en Angleterre, est méconnu en France : nul n'est prophète en son pays. Mais on annonce qu'il va fonder à Paris un «Institut d'éducation psychique» où il appliquera sa méthode miraculeuse.

A vrai dire, cette méthode est très simple : le tout est de savoir s'en servir. M. Coué est persuadé que nous ne sommes malades que parce que nous le voulons bien. Nous pouvons surmonter cette défaillance si nous faisons preuve de quelque énergie.

Êtes-vous souffrant ? Répétez avec conviction (il n'y a que la foi qui sauve) :

– Ça passe, ça passe, ça passe.

Et votre mal passera.

Ne vous plaignez pas d'insomnies persistantes. Dites-vous plutôt en vous couchant :

– Ah ! comme je vais bien dormir !

Et vous ne tarderez pas à ronfler comme un bienheureux.

Si vous êtes constipé... mais il est inutile de citer d'autres cas où l'autosuggestion doit, selon M. Coué, vous permettre de dicter vos conditions à votre organisme. Ce pharmacien quelque peu sorcier traite d'ailleurs lui-même les faibles, les timorés, les découragés, les pessimistes. Il dit au paralytique : «Lève-toi et marche !»

¹ Préparation à base de plomb, qui avait pour propriété de resserrer les tissus. Interdite aujourd'hui, on peut ici et là encore s'en procurer pour soigner les tendons des chevaux.

Et sa foi dans le miracle est telle qu'il la communique au malade et que celui-ci, jetant ses béquilles, se met à danser la scottish espagnole².

Je ne crois pas, pour ma part, qu'on puisse apaiser des coliques hépatiques ou même simplement une rage de dents en répétant : «Cela passe, cela passe... » En cas de maladie grave, c'est plutôt le patient qui passerait...

Mais il est bien certain que l'autosuggestion (combinée avec un traitement approprié) est indispensable à qui veut guérir. Un médicament n'agit que s'il comporte une forte dose d'espérance et d'optimisme ; mais, cette dose, c'est le malade qui l'ajoute à la potion. Mourir, c'est se suicider un peu... La locution populaire : «Il s'est laissé glisser» exprime une grande vérité.

Voulez-vous lutter contre la vieillesse sans avoir recours aux glandes de singe³ ? Enfoncez-vous dans la tête que vous êtes jeune... Vous vous porterez mieux si, au lieu de vous croire en butte aux persécutions de tous les microbes, vous vous dites :

– Je me porte bien !

Ces remarques ne sont sans doute pas très nouvelles, mais M. Emile Coué a eu l'idée assez originale de s'en inspirer pour créer une thérapeutique sans bistouri ni drogue. Il ordonne à ses malades de guérir et plus vite que ça... Cela doit réussir tout au moins pour les malades imaginaires dont le nombre a singulièrement augmenté depuis Molière.

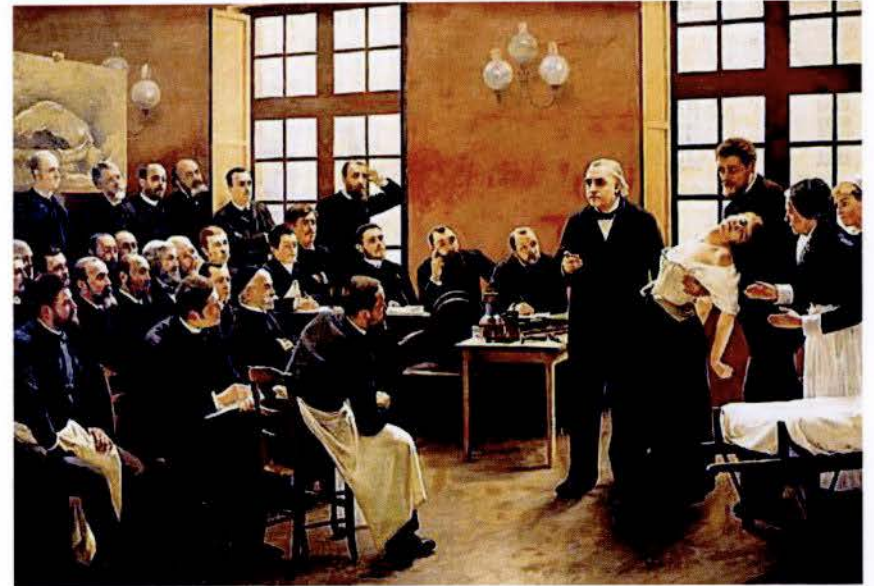
Clément Vautel

² L'espagnole est une figure de danse ; ici de danse populaire écossaise.

³ Le traitement aux «glandes de singe» de Serge Voronoff (1866, Voronej, Russie -1951, Lausanne, Suisse), chirurgien français, auteur de *Rajeunissement par greffe* (1925), était à la mode dans les années 1920. (Notes de l'éditrice)



Serge Abrahamovitch Voronoff
en.wikipedia.org



André Brouillet, *Une leçon de Charcot à la Salpêtrière*, mars 1887.
www.larousse.fr

LA PART FEMININE DE LA METHODE COUE.

Lettres de patient(e)s à Marguerite Burnat-Provins au début des années 1920.

Au sortir de la Grande Guerre, la méthode Coué n'est guère connue en dehors de sa région d'origine, la Lorraine. En 1923, elle est devenue une pratique de réputation mondiale et l'objet d'une attention quotidienne de la presse américaine¹. Comment s'est opérée cette mue soudaine ? La correspondance adressée à Marguerite Burnat-Provins en 1921 et 1922² permet de comprendre comment la pratique de guérison a pu s'enraciner dans le sud de la France dans ce moment charnière de son histoire. Ces lettres inédites se distinguent par de nombreux traits des témoignages rendus publics par Emile Coué à des fins démonstratives. Elles disent autrement leur rapport à la guérison et au thérapeute. Elles permettent de lire entre les lignes les modalités de construction d'un réseau local de pratiquants de la méthode. Elles soulignent aussi la stature particulière de la patiente Marguerite Burnat-Provins, devenue disciple de Coué, puis maître ès autosuggestion consciente.

La demande de guérison

A l'image de la patientèle nancéienne d'Emile Coué, les souffrances évoquées par les correspondant(e)s de Marguerite Burnat-Provins relèvent de démarches et de champs médicaux variés. Au premier degré du recours, on constate une pratique

quotidienne d'entretien destinée à renforcer l'action du corps contre les affections bénignes. C'est ainsi que pratique cette famille qui assure faire «de l'autosuggestion à outrance» afin de se délivrer des rhumes et des grippe³. Au deuxième degré, la requête est assez similaire à celle qui s'adresse aux guérisseurs locaux – douleurs de dos, rhumatismes, constipations, eczéma – et qui représente l'essentiel des consultations nancéiennes d'avant-guerre. Au troisième degré, Marguerite Burnat-Provins doit répondre aux sollicitations de sujets affaiblis par le contexte de guerre. Les lettres de cette catégorie de patients représentent une part importante de l'ensemble, ce qui n'étonnera pas quand on sait à quel point la diffusion de la méthode Coué s'est amplifiée au contact de ces populations déplacées et traumatisées. En 1921, Marguerite Burnat-Provins reçoit ainsi le courrier d'une famille désespérée par l'état d'un de ses membres, un prêtre ayant servi comme infirmier dans les armées d'Orient durant le conflit. Il fait partie de ces soldats fragilisés physiquement et mentalement par les atteintes du paludisme. C'est parce que le sujet est devenu passif et inactif et que cet état «lui donne le noir», que sa famille s'interroge sur la possible mise en place d'une cure régulière⁴. Il en va de même pour ce jeune homme psychotique, dont l'état mental s'est fortement dégradé à la fin de la guerre sous l'effet du service militaire et de la grippe

¹ H. Guillemain, *La méthode Coué, histoire d'une pratique de guérison au XX^e siècle*, Seuil, 2010.

² Je tiens à remercier Przemyslaw B. Witkowski qui a mis ces archives de la Bibliothèque Municipale de Grasse à ma disposition.

³ Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins, lettre n°13, 1921.

⁴ Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins, lettre n°33, 1921.

espagnole, et qui est réformé après avis des neurologues⁵. Les troubles de Marguerite Burnat-Provins ont aussi été, comme on le sait, largement accrus au moment de la Grande Guerre. Le quatrième degré correspond clairement aux indications d'Emile Coué. Il s'agit, par l'emploi de l'autosuggestion consciente, de lever l'état dépressif qui est venu se surajouter à la maladie, c'est-à-dire d'obtenir une guérison complète en faisant disparaître les appréhensions corrélées au mal. Cette dernière catégorie illustre parfaitement la manière dont la méthode Coué migre du champ des guérisseurs au champ psychothérapique, prenant en charge les états neurasthéniques et dépressifs les plus divers. Une des caractéristiques de cette prose porte d'ailleurs sur l'absence de distinction entre soin du corps et soin du psychisme. Au dernier degré enfin, les requêtes s'apparentent à une démarche palliative quand les sujets sont atteints de maladies plus graves, démarche qui s'inscrit dans un très long parcours thérapeutique, associant recours à la médecine officielle et requêtes auprès des thérapeutes alternatifs. Pour certains, la méthode agit en somme comme une morphine mentale.

La construction du réseau

Marguerite Burnat-Provins est une des premières femmes du cercle couéiste. L'intérêt de cette correspondance réside aussi dans la possibilité de montrer comment un réseau local se construit grâce à l'action féminine de la «représentante» de Coué dans les Alpes-Maritimes. La conversion de Burnat-Provins aux principes du couéisme est récente : elle a été mise en scène dans un texte de la fin de l'année 1920⁶. Le contact avec la thèse de

Charles Baudouin⁷ lors d'un voyage en Suisse a joué un rôle initiatique quelques mois auparavant. La méthode est encore confidentielle en Europe, mais les premiers réseaux français sont déjà à pied d'œuvre. Sur la côte d'Azur la méthode reste méconnue en 1921, comme l'expliquent certains correspondants. Au travail classique destiné à faire connaître localement la méthode Coué par le biais de conférences (Coué focalise l'attention des Marseillais en mars 1922 par une conférence qui suscite par contrecoup une plus forte demande locale) et d'articles dans la presse régionale (*Journal de Forcalquier*, décembre 1922), s'adjoint ici un long travail de voisinage. Chaque patient qui sollicite une cure auprès de Marguerite Burnat-Provins tente de regrouper les souffrants de son entourage. Il s'agit à la fois d'étendre le réseau, de prouver sa conviction mais aussi, pour ces raisons, d'obtenir la faveur d'une consultation individuelle. Plusieurs lettres démontrent à quel point le «bouche à oreille» est le moteur principal de l'extension du réseau à partir de la première diffusion par les conférences et les brochures de Coué. La recherche d'appui dans les milieux psychistes, spiritualistes, théosophes est un levier majeur de la progression du groupe dans le sud de la France comme ailleurs. Les correspondants font état des résistances sociales et familiales qui freinent leur effort, mais c'est précisément en ciblant certaines notabilités locales – enseignants, curés, militaires – que ceux-ci espèrent accroître la

et artistique, 18 décembre 1920. Voir pages 7-9.

⁷ Charles Baudouin (1893-1963), professeur de philosophie, a connu Coué en Lorraine durant la guerre. Il fait connaître la pratique du Nancéien en Suisse à l'institut Jean-Jacques-Rousseau à partir de 1916, puis en Grande-Bretagne au début des années 1920, à travers une publication en anglais de sa thèse sur l'autosuggestion. Cf. *"Je suis celui qu'on ne connaît pas et qui passe" : Charles Baudouin (1893-1963) / sous la dir. de Martine Ruchat et Charles Magnin, Lausanne, LEP Loisirs et pédagogie, Collection "Institut J.-J. Rousseau", 2005.*

⁵ Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins, lettre n°36, 1922.

⁶ M. Burnat-Provins, «Le Miracle en soi», *La Renaissance politique, littéraire*

diffusion de la méthode. Cependant, seules les familles bourgeoises urbaines possèdent les moyens financiers d'offrir à Marguerite Burnat-Provins hébergement et frais de déplacement pour profiter de ses conseils à Marseille ou dans l'arrière-pays. Si les liens entre les disciples couéistes sont ténus et irréguliers dans la région, Marguerite Burnat-Provins n'en parvient pas moins, à partir d'une base proche de la ville de Grasse où elle réside, à construire un des seuls réseaux provinciaux actifs au début des années 1920. Ses correspondants écrivent depuis les Bouches-du-Rhône et les Basses-Alpes autant que depuis les Alpes-Maritimes.

La pratique de la méthode en toutes lettres

Ces lettres qui n'ont pas vocation à être publiées éclairent particulièrement le rapport des patients à leur thérapeute féminin. Elles confirment d'abord l'ancrage de la méthode Coué dans les techniques de pensée positive et dans celles qui ont recours à la notion d'inconscient. Les patients s'attachent à débayer leur esprit des mauvaises pensées qui l'encombrent et pour ce faire, se placent dans un état favorisant «l'oubli de soi»⁸. L'enseignement historique qui peut être tiré de l'étude de ces lettres porte plutôt sur la demande de direction. Théoriquement fondée sur la maîtrise de soi par autosuggestion consciente, c'est-à-dire sur une forme d'autothérapie après initiation auprès du maître Emile Coué, la méthode apparaît d'usage délicat pour ces patients du sud de la France. Une grande partie d'entre eux évoquent la difficulté de pratiquer seuls, et *in fine* avouent l'échec de la guérison par autosuggestion. L'une de ces patients retrouve ses symptômes rapidement⁹, l'autre se désole du maintien de sa

⁸ Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins, lettre n°14, 1922.

⁹ Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins,

douleur : «elle persiste toujours malgré mes : passe, passe !»¹⁰. Quelques-uns, plus rares, témoignent de «petits résultats», le plus souvent temporaires. La majorité de ces lettres sont en demande d'une relation affective et d'une présence effective du thérapeute. Après de ces sujets, Marguerite Burnat-Provins fait fonction de double féminin d'Emile Coué en rappelant la suggestion d'origine produite à Nancy ou lors de la conférence de Marseille en 1922. La pratique par correspondance – y compris avec la photo de la jeune femme – qui pourrait pallier la difficulté à pratiquer seul, n'est qu'un pis-aller pour la plupart de ces patients. C'est pourquoi la demande des familles bourgeoises urbaines porte sur la disponibilité de la thérapeute, elles proposent d'ailleurs de financer des séjours de plusieurs jours à cette fin. Une patiente tuberculeuse et cafardeuse exprime clairement ce besoin de direction. Après avoir pratiqué régulièrement la méthode et selon les préceptes de Coué, elle ressent une insatisfaction qu'elle manifeste sur un ton infantilisé : il ne faut pas la «gronder si elle échoue». Elle dit regretter l'absence de réseau de praticiens qui pourraient se déplacer comme les médecins officiels, et propose à Marguerite Burnat-Provins de passer les deux mois d'été en sa compagnie¹¹. Une autre patiente fait part de son expérience des limites de l'autosuggestion consciente : «Près de vous j'étais calme et convaincue mais pourquoi faut-il que dès que je suis livrée à moi-même la mauvaise pensée naisse dans mon cerveau et suggère l'idée que je n'arriverai pas et pourtant je crois, je suis persuadée que tout ce que vous m'avez dit est possible.»¹²

lettre n°2, 1921-1922.

¹⁰ Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins, lettre n°8, 1922.

¹¹ Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins, lettre n°14, 1922.

¹² Coll. Grasse, Bibliothèque Municipale, fonds Marguerite Burnat-Provins, lettre n°49, s.d.

Ainsi, si la figure tutélaire du nancéien Emile Coué reste omniprésente dans ces écrits, la part féminine de la méthode – particulièrement forte dans la demande de guérison – a pu se développer au cœur de ce nouveau réseau du sud de la France encore vivant dans l’entre-deux-guerres.

Hervé GUILLEMAIN



Autoportrait, le doigt sur la bouche, s.d. [vers 1900]. Huile sur toile. Musée cantonal des Beaux-Arts, Sion. Voir article Delphine Durand.



Autoportrait (Le Silence), s.d. [vers 1904]. Fusain et pastel. Collection particulière, Suisse. Voir article Delphine Durand.

Ce que j'ai entendu.

L'Opinion mène en ce moment une vigoureuse et persévérante campagne contre la mauvaise foi de la plupart des médiums et des hâbleurs qui se jouent de la crédulité publique.

C'est une œuvre saine et utile d'épuration, parce que les pratiques visées nuisent à l'esprit des dupés autant qu'à leur bourse et qu'elles prennent aujourd'hui des proportions inquiétantes.

La discussion n'est pas près de finir et les hommes peuvent se battre indéfiniment au bord de cet inconnu qui existe bien, lui, c'est au moins un fait acquis.

Quand les matérialistes, les savants, les spirites, métapsychistes, occultistes de tous bords se seront copieusement chamaillés, tout sera dans le même état qu'avant la dispute et c'est encore un autre fait certain.

Il est excellent, sans nul doute, d'arracher de temps en temps les voiles noirs des cabinets d'expérimentation et de mettre au jour les résultats, mais surtout les fraudes, afin que le public qui n'est pas trop intoxiqué, retrouvant son bon sens devant la claire évidence, se tienne sur ses gardes.

C'est là le rôle des rationalistes horripilés par tant de blagues qui ne deviennent dangereuses que parce qu'elles veulent prendre des allures scientifiques.

Ces rationalistes admettent ce qui est classé: pressentiments, prémonitions, vue à distance, télépathie, le courant que personne ne peut nier.

Par contre, ils repoussent systématiquement même l'hypothèse qu'un seul fait matériel aussi infime soit-il, puisse provenir d'une cause qui ne soit pas absolument contrôlable et en accord avec ce que l'on sait présentement des lois physiques.

Rien n'est plus péremptoire que leurs dénégations

annoncées même avant qu'on ait ouvert la bouche.

S'il n'était aussi parfaitement inutile de s'émouvoir au sujet de ces questions obscures, cette attitude pourrait aussi causer quelque agacement chez ceux qui ont pu voir ou entendre des choses qu'on ne s'explique pas encore très bien.

La question étant à l'ordre du jour, je parlerai pour la première fois de ce que j'ai pu constater depuis ma jeunesse dans ce domaine.¹

Très nombreux ont été les pressentiments et prémonitions. Cette manifestation étant tout à fait banale, je ne citerai que deux cas, dont le premier se double d'une vision qui peut le rendre intéressant.

Il y a bien des années, je me trouvais à la montagne, en Suisse, occupée à ma toilette devant un miroir à trois faces, il était huit heures du matin, et la chose s'est passée dans la pleine lumière d'été. Dans le panneau de droite du miroir, j'ai vu se dessiner et apparaître complètement, avec des couleurs naturelles, la tête d'un de mes frères. Il me regarda, sourit et disparut.

Beaucoup de circonstances particulières ayant précédé cette apparition, je ne l'ai pas considérée comme extraordinaire. J'ai dit seulement à une personne qui vivait près de moi: J'ai vu la tête de mon frère A[rthur] dans le miroir, il m'a souri. Je pense que nous allons avoir de ses nouvelles. A onze heures du même jour, le courrier m'apportait une lettre qui annonçait ses fiançailles.

Comme la tête était coiffée d'un chapeau gris à larges bords, barré d'un ruban rouge et blanc, j'écrivis à une parente ces simples mots, immédiatement: Dis-moi quel chapeau porte en ce

¹ Cf *Le premier schéma de ma vie*, in : Catalogue MBP, Manoir de Martigny, par B. Wyder. (Ces notes sont de Monique Laederach)

moment mon frère A? et je demandais le renseignement par retour.

La réponse arrive: Ton frère porte un grand chapeau de feutre gris, orné d'un ruban rouge et blanc, qu'il a acheté dernièrement à Boulogne-sur-Mer.

Voici l'autre exemple. Pendant l'été 1917, j'habitais Neuilly, tout à côté du Jardin d'acclimatation où je passais une grande partie de mes journées. Un après-midi, j'étais assise sur un banc, il faisait un temps splendide et je m'occupais à broder. Subitement, j'ai l'impression d'une éclipse. Il était trois heures après-midi. Autour de moi tout se voile et, sous une profonde impression de tristesse, je dois rentrer à la maison en proie à une véritable inquiétude.

Le soir, j'en fais part à mon mari, M. de K². Je sens une grande catastrophe, très prochaine, et je lui dis que le lendemain même il en aura la nouvelle.

Quant à donner une précision, impossible. L'accident me paraît lointain, c'est tout. Le lendemain, vers 7 heures du matin, j'éprouve une secousse, je dis à mon mari que c'est affreux, que c'est un malheur sûr, je reste très ébranlée.

Le même jour à 2 heures, la compagnie à laquelle appartient M. de K. recevait la nouvelle par télégramme. L'usine de tolite³ de Blanc-Pignon, à Bayonne, avait sauté à sept heures moins un quart, au moment même où je ressentis l'angoisse.

Il y avait vingt-cinq morts, de nombreux dégâts et tout un quartier ébranlé.

Nous avons habité Bayonne pendant trois ans,⁴ c'est mon mari qui a dirigé la construction de cette usine dont je regardais constamment les fumées colorées et, parmi le personnel, se

trouvait une ouvrière que j'aime beaucoup et qui a pu échapper à la mort.

Je fais observer la différence entre les deux cas. Dans le premier, les fiançailles étaient une chose accomplie que la pensée de mon frère pouvait me transmettre.

Dans le second, il ne s'agissait que d'un fait matériel, toujours possible, mais impossible à prévoir, dont j'ai été prévenue seize heures avant sa réalisation.

Je ne relate ce qui précède que comme entrée en matière à ce qui va suivre.

Dans l'état actuel des connaissances, il ne faut être qu'ignorant pour nier la réalité de ces phénomènes psychiques.

Les matérialistes, ennemis nés de tout ce qui dérange leurs convictions, nient aussi les autres, je veux parler des bruits dont on ne connaît pas encore l'origine.

Or, ces bruits existent.

J'ai vécu longtemps et souvent absolument seule, dans des maisons isolées, à la campagne ou à la montagne et, profitant de cette complète solitude, j'ai pu de jour et de nuit analyser tous les bruits.

J'ai l'oreille extrêmement développée, parce que j'ai connu le silence total et me suis habituée à le fouiller, je perçois à distance des bruits extrêmement faibles.

Donc, quand on est tout seul, la nuit, dans une maison sans voisinage et d'où l'on n'aperçoit même pas un toit, comme c'était le cas de Cavrescio, dans l'Engadine, où j'ai écrit *La Servante*⁵, on acquiert vite la certitude qu'une maison n'est jamais immobile. Elle a des souplesses de navire, tout y joue, les pierres, le bois, le fer. Dans le jour, j'ai noté tout ce qui pourrait me sembler anormal une fois l'obscurité venue. Eclatement brusque

² Paul de Kalbermatten.

³ Il s'agit d'un explosif.

⁴ De 1913 à 1916 (?).

⁵ Ollendorf, 1913.

dans une armoire, craquements divers dans les meubles, sonorités métalliques même provenant de la chute d'une parcelle de plâtre sur un objet creux, etc., etc. Je crois n'avoir rien omis. Ceci, maintes fois entendu, contrôlé, classé, ne pouvait plus m'émouvoir durant la nuit.

Je connais à fond les frémissements occasionnés par le travail des cirons, des vers de différentes espèces, hôtes des boiseries, et aussi la contraction de la bouillotte qui se refroidit; les tranches de pain grillé elles-mêmes ont un crissement.

Depuis les frissons de la charpente jusqu'aux rampements menus du sous-sol, j'ai tout étudié, et je ne peux pas confondre maintenant un bruit avec un autre.

D'autre part, j'ai trop erré seule, en pleine nuit, dans la nature que j'aime à tous les instants, pour avoir aucune de ces sottises peurs nerveuses que les femmes ont si facilement et pour croire que le tronc d'un bouleau au clair de lune est un fantôme.

Je n'ai jamais rencontré de fantôme dans mes longues promenades nocturnes, ils n'ont pas troublé mon sommeil lorsque je dormais tranquillement contre un rocher, en compagnie peut-être d'un écureuil ou d'un blaireau, mais j'ai vu autre chose, et j'ai entendu des bruits dont la cause m'a toujours échappé.

Ces bruits sont de plusieurs sortes, ce sont des coups, des grattements, le grincement d'une scie ou d'une lime, le passage d'une sorte de courant, enfin, des crépitations analogues à celles que produit l'électricité. Je les ai constatés dans du bois, du métal, de la faïence, du carton et sur l'étoffe tendue d'un abat-jour, comme aussi dans du papier et de la paille. Ces constatations ont été faites en plein jour, le soleil entrant dans la chambre fenêtres ouvertes, devant témoins pour certaines.

Voici comment elles se sont produites.

Dans un meuble que j'avais confectionné moi-même, j'ai entendu un matin des coups réguliers, sourds, provenant du cœur

même de la planche où ils résonnaient. J'ai compté d'abord, puis j'ai appelé mon mari, il a enregistré cinquante-quatre coups à la suite, de même valeur, nets, mais assourdis. Il était cinq heures, en hiver. Nous étions seuls dans la maison. Dans la même chambre, j'avais une boîte isolée elle-même en carton pleine de bobines de fil et de laine. Je l'ai ouverte un jour pour y prendre de quoi coudre et je l'ai refermée. J'ai entendu un léger bruit continuer dans la boîte, comme si je remuais encore les bobines. Puis, dans le couvercle, quatorze coups frappés en suivant, comme par un doigt. Plus rien dans la suite.

Dans la table de nuit se produisait une sorte de petite toux, très légère, je l'ai entendue pendant près de quatre ans, fréquemment.

Le réveille-matin vibrait très fortement, plusieurs fois de suite, mais seulement quand il y avait des coups dans un meuble.

A Luchon⁶, j'ai constaté, et trois personnes avec moi, des crépitations semblables à des bruits électriques dans le placet en paille d'une chaise, dans la rampe en bois dur de l'escalier et, là aussi, le fait qui m'a paru le plus digne d'attention.

Sous ma toilette était placée une grande cuvette de faïence dont je ne me servais pas, précisément parce qu'elle était trop lourde.

Un soir avant dîner, je monte pour me laver les mains, j'entends des coups frappés dans cette cuvette, régulièrement, avec une vibration, comme si la faïence se fendait. Je prends l'objet, l'examine, le repose, le bruit continue.

Après le dîner, M. de K. et moi remontons pour voir ce qui se passe. Je fais un pas dans la chambre, les coups recommencent, nous en avons compté 120. Le lendemain, 62.

Le bruit s'est produit quand j'étais dans la chambre à côté.

On a, dans ce cas, une irrésistible envie de questionner.

⁶ 1918-21.

J'ai dit: Vous êtes là? Les coups ont répondu en prenant une allure pressée.

J'ai quitté Luchon. Le soir et le lendemain de mon départ, le bruit a continué, M. de K. l'entendait nettement de sa chambre contiguë à la mienne, puis tout a cessé.

Un jour, à Passy⁷, je prends sur la cheminée une petite casserole d'aluminium vide. Dès que je l'ai saisie, l'intérieur crépite, comme s'il y avait une friture dedans.

Enfin, à Luchon, pendant six semaines, j'ai enregistré des chocs qui m'intéressaient, mais me fatiguaient beaucoup.

Un matin, après une nuit à peu près blanche à cause du bruit, je me tenais dans une chambre sommairement meublée. Je venais d'ouvrir le volet et la fenêtre et, me promenant de long en large, assez ennuyée, je me disais: on ne peut donc pas être tranquille dans cette maison!

Sur la cheminée, veuve de tout ornement, était placé, seul, le dictionnaire analogique de Boissière, je crois que le volume pèse plus de deux kilos.

Comme je pensais avec irritation au manque de tranquillité, je vis le dictionnaire tomber au bas de la cheminée et s'aplatir grand ouvert sur les pages. Sur le moment, je n'éprouvai que de la colère et dis à haute voix: Voyons! Voyons! Comme si une personne sotte ou mal intentionnée s'était plu à jeter ce livre devant moi pour le plaisir de l'abîmer.

Je pourrais multiplier les exemples. Peut-être m'y déciderai-je un autre jour et ailleurs.

Quelqu'un me dit: mais, si c'était vrai, ce serait formidable! Avec cinquante r à formidable. J'ai toujours pensé plus simplement. Je me suis dit: c'est curieux. J'attends qu'on explique, ce n'est pas mon affaire.

⁷ 1918.

Mais, ajoute-t-on, cela bouleverse toutes les données scientifiques, etc., etc.

Possible, et ceci encore me laisse froide, parce que l'admirable science moderne ne m'a jamais éberluée. Dans sa relativité, elle est moins, en face de ce qui serait la connaissance intégrale, que la goutte d'eau comparée à l'océan, c'est pourquoi le mot modeste doit toujours aller avec l'épithète de grand savant. Ma profonde ignorance se tient du côté du vrai formidable, le mystère des origines. Dans les faits que je rapporte, l'anomalie ne peut bouleverser chez le savant que ce qu'il sait. Mais ce qu'il ne sait pas! C'est une autre affaire.

L'énorme capacité de savoir chez les hautes personnalités scientifiques, aussi respectables par leur labeur qu'admirables par la puissance de leurs facultés, s'arrête cependant devant un tout petit fait: un coup frappé sans que personne ne l'ait frappé, sans qu'il y ait dans la matière mise en action aucun élément capable de le produire.

Inutile d'entrer en discussion avec quiconque n'a jamais entendu, on n'en sort pas.

Mais quand on a entendu une seule fois, on ne l'oublie jamais.

Il paraît qu'il faudrait voir et entendre *scientifiquement*. On fait ce qu'on peut. J'ai vu et entendu avec de bons yeux et de bonnes oreilles, c'est tout. Ma lucidité était entière, les détraqués, névrosés, hallucinés et menteurs n'ont pas ma sympathie. J'ai contrôlé sainement, sans étonnement, sans chair de poule, sans crier au miracle, et cela depuis plus de vingt ans.

Comme il paraît qu'il n'y a plus de gens dignes de foi quant à ces remarques, je ne voudrais pour rien au monde de cette étiquette. Ma conviction est faite, je ne l'impose à personne.

Maintenant, on peut demander aux sceptiques déterminés si, depuis tant de siècles, un flot de crédulité s'est répandu sur la

terre, sans que jamais il se soit passé un seul fait en opposition avec les lois naturelles connues; si cette crédulité, partagée par des êtres de toutes classes, possédant les degrés les plus divers de l'intelligence et de la culture, avait uniquement pour origine l'inquiétude de l'homme si complètement entouré de mystère, et le besoin de créer du merveilleux, soit comme diversion aux soucis de l'existence, soit comme appui dans le passage sur la terre, soit enfin par esprit de lucre, tout bonnement. Il est patent que les marchands de merveilleux font fortune, par des moyens grossiers, qu'ils exploitent des gens de toutes sortes et que du haut en bas de l'échelle sociale on retrouve le même attrait, la même confiance sans contrôle. Quelques-uns de ces pitres dévoilent même cyniquement leurs trucs invraisemblables. J'ai connu personnellement une femme qui était loin d'être sotte, et qui a donné aux médiums quatre cent mille francs, pour ne jamais revoir son mari qu'on lui promettait toujours de lui faire réapparaître dans huit ou quinze jours. Je l'ai vue désolée, mais non découragée. Ces victimes sont légion.

Quoi qu'il en soit des basses comédies jouées dans des milieux sans scrupules, en faisant appel à la raison pure on peut affirmer que, s'il est impossible d'attacher la moindre importance aux scènes grotesques tant de fois décrites, il est également impossible d'affirmer que rien ne peut jamais venir, ni à mes yeux ni à mes oreilles, d'un domaine qu'on reconnaît par ailleurs inexplorable avec les moyens connus.

La prétention de manier le surnaturel avec aisance trouve en face d'elle l'immense orgueil de décréter qu'il n'existe pas et ne peut se manifester à nous, le mot surnaturel ne fût-il pris que dans le sens strict du désaccord avec les conditions normales.

Les deux absurdités se valent.

Il faut espérer que la science trouvera, sans aucun mouvement bouleversatoire, la cause des bruits dont j'ai parlé

plus haut. Si, demain, une indiscutable autorité vous dit : J'ai vu et entendu, quel remue-ménage dans la fourmilière, à moins que l'indiscutable ne devienne séance tenante un fumiste aux yeux mêmes de ses admirateurs.

Je n'apporte donc ici qu'un simple témoignage.

La caractéristique de ces faits dont on a tant discuté c'est l'incohérence, l'imprévu, le manque total de signification. On commence par être intrigué, intéressé, puis on se lasse. Je ne retiens que ce qui se passe non dans les murs, non dans les gros meubles, c'est-à-dire à distance, mais ce qui émane d'un objet que nous pouvons saisir, sur lequel on peut appuyer l'oreille à un point bien déterminé, que nous pouvons aisément regarder en tous sens au moment où se perçoit le bruit.

C'est le cas de l'étagère que j'avais faite, du réveil-matin, de la casserole, de la chaise de paille.

D'opinion, je n'en peux avoir aucune. Quand cela ressemblait à un courant électrique, j'ai pensé que la force agissante pouvait être extériorisée par un corps, puisque je ressentais une fatigue.

A Luchon, au moment où différents meubles et objets émettaient des sons, soit des coups, soit des crépitements, ceci paraissait plausible. Sans éprouver ni crainte, ni impression morale capable de modifier la santé, j'étais devenue très maigre en trois semaines. Je possède une photographie prise à ce moment-là.

Les pourquoi et les parce que ne nous appartiennent guère. Dans le livre des Pères Taoïstes, écrit en Chine il y a des milliers d'années, nous lisons ceci en substance: «Le coq chante cocorico, le chien fait waou waou. Pourquoi? Si vous demandez au plus grand savant du monde, ce puits de science restera fermé et vous n'aurez point de réponse.»

Il n'y a pas de raison pour s'arrêter dans ce chemin!

Faut-il ajouter que si les encyclopédistes, qui ne manquaient pas de pénétration, revenaient aujourd'hui, ils resteraient ahuris devant le développement de la science.

Espérons que demain nous apportera quelques clés nouvelles.

Mais, en attendant, si je me trouvais en face de l'armée entière des savants et des matérialistes réfractaires à toute créance en ce qui concerne les bruits spontanés, ils auraient beau dire, je leur répondrais tranquillement : Pardonnez-moi, mais vous vous trompez.

J'entends. Et cela depuis des années.

Marguerite Bumat-Provins



La villa Frascati (la maison rouge de Luchon) aujourd'hui.
Photographie Catherine Dubuis.



Entrée du jardin de la villa Frascati.
Photographie Catherine Dubuis

MARGUERITE BURNAT-PROVINS

Le regard de l'ombre

A mon ombre

*Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.*
(Sully Prudhomme, «Les Yeux», *Stances et poèmes*)

L'œuvre de Marguerite Burnat-Provins est intimement liée à et déterminée par le contexte artistique et littéraire des années 1880-1900 : l'artiste passe par un certain nombre de masques avant d'arriver à découvrir son visage définitif. Écrivain et peintre, elle travaille sa matière artistique comme l'orchestratrice d'un ensemble de pièces musicales d'origines diverses. Son art surgit ainsi d'une série de modulations nourries des différents mouvements et incertitudes de cette époque à travers une sensibilité intersubjective. En effet, la fin du XIX^e siècle se caractérise par le spiritualisme, la prédominance de l'irrationnel et de l'érotisme, l'esprit mystique et un imaginaire anxieux, vibrant de pulsions obscures. Une époque tourmentée par l'idéalité et l'inassouvissement, qui se perd dans la surexcitation de la névrose et la recherche de la pureté. Tournant le dos au réel, plongeant dans une atmosphère de rêve, de féerie et de mythes, le symbolisme est alors conçu comme rupture avec le matérialisme implanté par la Troisième République. Dans toute l'Europe, le symbolisme multiforme se greffe sur la dissolution de la civilisation¹ avec le déchaînement des forces irrationnelles et

¹ La fin du siècle est hantée par l'idée de dégénérescence, alors que progresse la science, attitude double et équivoque soulignée par Jules Romains lorsqu'il

pathologiques² nées de l'agonie d'un ordre social. Pour Friedrich Nietzsche³, ce crépuscule de la civilisation ne se conçoit que dans un contexte judéo-chrétien, le déclin s'apparentant à la Chute, et la décadence étant une dégradation et une perte de la transcendance. Or, cette mutation, qui résulte de la crise de la notion du réel, se traduit par un bouillonnement de rêves et de sensations qui est, pour Jean Clair, crise du Moi «menacé, assiégé, insaisissable⁴».

L'afflux des idées et des images est si puissant que le moi ne peut que s'en trouver ébranlé : parabole de la crise d'identité de l'individu, de l'aliénation de l'homme qui se dissout et se perd dans le néant, en prenant conscience de la désagrégation de sa classe et de l'effritement de son moi. Gauguin, dans son tableau *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* peint en 1897, ne dissimule rien des inquiétudes fin de siècle, de la solitude et du déchirement, de la nature séductrice et rongée par le néant et les théories de Darwin⁵, de la douleur cosmique. Le

parle de «schizophrénie collective» (Jules Romains, *Souvenirs et confidences d'un écrivain*, Paris, Fayard, 1958, p. 15-16).

² Voir Evanghélia Stead, *Le monstre, le singe et le foetus : tératogonie et décadence dans l'Europe fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2004.

³ Voir Friedrich Nietzsche, *Le Cas Wagner*, Paris, Gallimard, 1974, p. 73.

⁴ Jean Clair, «Le Moi insauvable», *Paradis perdus – L'Europe symboliste*, 1995, p. 126.

⁵ Voir Charles Robert Darwin, *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle : ou la lutte pour l'existence dans la nature*, Paris, C. Reinwald, 1876 ; *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Paris, C. Reinwald, 1872.

symbolisme découvre dans les gestes les plus quotidiens l'érosion de la mort, la nécessité de l'univers, l'agrégation et la destruction des atomes, les obscurs rites biologiques de la perpétuation de l'espèce, l'indistincte et insaisissable mobilité de l'esprit. La pression des songes est si forte qu'elle paraît devoir l'emporter. Il ne s'agit rien de moins que d'un changement d'orientation de la civilisation elle-même par, nous dit Jean Clair, «la ruine des fondements de la possession de soi⁶». Remous de l'être profond, séisme de la sensibilité, «acmé de la culture occidentale⁷» pour Rodolphe Rapetti, le symbolisme témoigne du dépassement de la personnalité par la poésie, de la mystérieuse conjonction et coïncidence d'éléments historiques et mythiques. Dans une étrange fusion, les vertigineux abîmes de l'âme, le mythe, le rêve et l'inconscient se dévoilent dans un monde devenu plus angoissant et plus poétique. L'être humain s'y révèle déchiré par des tourments métaphysiques. Entre fascination et effroi, la femme incarne une hantise érotique chez Munch (*Le Vampire*, 1893), chez Kubin, où l'homme se soumet à sa royauté despotique et macabre. Ainsi s'affichent jouissances illicites et désirs troubles dans des mises en scène de beautés séductrices et déchues, chaque artiste pouvant interpréter ses fantasmes. La figure-reine de Salomé⁸, selon Joris-Karl Huysmans, «dêité symbolique de l'indestructible Luxure⁹», enveloppée de ses aromates et de ses bijoux, incarne le goût raffiné des civilisations

⁶ Jean Clair, «Le Moi insauvable», *ibid.*

⁷ Rodolphe Rapetti, *Le Symbolisme*, Paris, Flammarion, 2007, p. 12.

⁸ Voir les travaux de Mireille Dottin-Orsini, *S comme Salomé. Salomé dans le texte et l'image de 1870 à 1914*, catalogue d'exposition, Université de Toulouse-Le Mirail, Centre de promotion de la recherche scientifique, Atelier d'imprimerie de l'université de Toulouse-Le Mirail, 1986. Voir aussi *Salomé*, Paris, Éditions Autrement, collection «Figures Mythiques», 1996.

⁹ Joris-Karl Huysmans, *A Rebours*, 1894 ; réédition : Paris, Garnier-Flammarion, p. 106.

orientales, à la fois cruelles et perverses. Entre l'ange impassible, qui attire par on ne sait quelles promesses de paradis fatal, et le monstre dévoreur de virilités, la femme troublante est plus fantasme que réalité. La beauté est un seuil au-delà duquel tout est obscur.

Point n'est besoin de remonter à Ephrem de Syrie qui oppose l'œil de la Vierge brillant et doux à celui d'Ève «aveugle et noir¹⁰», pour qu'à la fin du XIX^e siècle, les femmes resplendissent en des enluminures malsaines, images fascinantes d'un visage qui déroute, exprimant la fureur sourde des passions, les cernes violacés tournant dans des visages trop pâles, sur un ciel bleu, trop bleu et mélancolique, auréolés de cheveux couleur de blés d'or pur ou d'Èrèbe. De la parabole à l'inscription du désir, l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins chemine entre deux pôles, de la transparence à l'opacité au plus dérobé. La richesse inépuisable de sa peinture se trouve dans la relation entre la subjectivité hypersensible de l'artiste et les milieux littéraires et artistiques de son temps, mettant à jour des racines profondes et obscures. Explorant les arcanes de sa propre âme, ses autoportraits nous parlent d'états psychiques extrêmes, de solitude, d'angoisse et de visions de mort qui sont l'écho d'un autre moi, dissonant et agressif. Relation de malaise et de douleur d'un monde où la femme créatrice ne trouve pas sa place. Mais avec son exigence d'absolu et sa passion d'être, comment pourrait-elle la trouver ? Ce regard d'ombre nous donne surtout la vision d'une terrible difficulté d'être et dévoile une autre dimension fondamentale de l'œuvre de l'artiste à travers une galerie de reflets ou d'icônes, une autobiographie en images, qui

¹⁰ Saint Ephrem de Syrie, *Hymne à la nativité*, 17, 4. Cité dans Marina Warner, *Seule entre toutes les femmes: mythe et culte de la Vierge Marie*, Paris, Rivages/histoire, 1989, p. 69.

révèle la portée quasi cathartique de sa quête solitaire.

C'est dans ce regard qu'elle libère une puissance graphique hallucinatoire, une exploration des profondeurs qui annonce les peintures visionnaires de *Ma Ville*. De ce point de vue, l'artiste se place au cœur des synesthésies littéraires et artistiques de la fin du XIX^e siècle, de cette «fin de siècle» où la «transparence» des yeux clos paraît inséparable de l'opacité, voire de la lourdeur. Les yeux clos du repli sur soi et de la retraite spirituelle chez Fernand Khnopff et Odilon Redon favorisent l'introspection psychique. Le thème du regard intérieur se trouve aussi chez Bourdelle et Rodin. Les yeux meurtris de luxure des femmes de Paul Berthon, *Phryné*¹¹, *Salomé*¹² et *La Princesse au crapaud*¹³, aux formes enchâssées d'un cerne épais, aux bras surchargés d'anneaux pesants, s'opposent aux figures oniriques de Fix-Masseau¹⁴ dont les statues de cire polychrome, les bronzes et les ivoires présentent ce rayonnement tranquille presque inerte du visage privé de regard. Pour les artistes fin de siècle, les signes les plus spectaculaires du désir, tel le cerne, voisinent avec le voile de fin silence qui enveloppe le visage et le regard clos. Obéissant à une thématique symboliste, les yeux blancs sans regard semblent restituer l'incomparable clarté d'un autre monde. Pour les symbolistes, la cécité illustre la perception intérieure, intuitive, irrationnelle, mais aussi le tragique d'un point de vue ontologique. Dans sa pièce *Les Aveugles*, Maeterlinck pousse la morbidity jusqu'à ouvrir le premier acte sur l'image d'un prêtre

¹¹ Paul Berthon, *Courtisanes célèbres : Phryné*, 1898. Panneau décoratif. 78 x 35 cm. Collection Victor Arwas.

¹² Paul Berthon, *Courtisanes célèbres : Salomé*, 1898. Panneau décoratif. 78 x 35 cm. Collection Victor Arwas.

¹³ Paul Berthon, *La Princesse au crapaud*, 1899. Panneau décoratif. 58 x 44 cm. Collection particulière.

¹⁴ Fix-Masseau, *Secret*, 1894. Statuette en acajou, coffret en ivoire. 76 x 175. Paris, Musée d'Orsay.

mort, les yeux «ensanglantés sous un grand nombre de douleurs mémoriales et de larmes». Mû par la présence de forces occultes, l'aïeul aveugle de *L'Intruse* voit avec les yeux de l'âme et se situe dans un ailleurs puissant et ténébreux. D'un côté le désir affirmé, manifesté et exhibé, et de l'autre, l'intuition mystique de ce désir transcendant le monde, toujours inconnu et toujours insaisissable.

C'est d'une rencontre qu'il s'agit, entre deux champs de forces occultes, entre les hallucinations d'une artiste et celles de son époque. Dans une combinaison savante, sous une forme métaphorique, se déploient les angoisses existentielles de Marguerite B., ainsi que ses obsessions qui parlent de femmes sacrifiées et du pouvoir destructeur de l'érotisme. Ce sont ces relations qui engendrent et secrètent l'œuvre : autant extérieure qu'intérieure, produit direct de la difficulté de vivre ; reconstruction d'une expérience personnelle, œuvre hantée par le vécu de l'artiste. Le regard noir consacre définitivement l'hégémonie diabolique de la féminité : dans la plupart des représentations, la scission a lieu dans le visage du personnage, qui montre l'antagonisme des pulsions, qui s'offre en se dérochant, qui exhibe le point de rupture où la pureté ne triomphe pas de son contraire, mais au contraire l'exalte, l'union toujours proche et toujours impossible du pur et de l'impur dans le regard hébété, la mêlée des contraires formels et symboliques. Michel Decaudin signale la transformation du regard comme la ligne de partage entre la décadence et le symbolisme : «on ne devine plus le monde on le questionne¹⁵». Cet envahissement mortifère qui porte les marques de la catharsis est surtout fin de siècle par la collusion de quelques éléments simples, donnant à grands traits

¹⁵ Michel Decaudin, «Définir la décadence» dans *L'Esprit de décadence*, colloque de Nantes (21-24 avril 1976), Librairie Minard, 1980, p. 10.

une image qui se fixe dans l'imaginaire collectif à partir d'un canevas narratif minimal. La célébration de la femme s'avère la face positive, aussi lumineuse qu'illusoire, d'une opération de refoulement de la sexualité pour une part, et de minorisation pour une autre part, qui, dans les faits, réserve à la femme un statut d'enfant soumis hérité d'une certaine tradition judéo-chrétienne et que l'on retrouve dans les essais de Jules Michelet¹⁶.

La peinture de Marguerite Burnat-Provins et la violence de son désir trouvent un écho dans le trait noir, rehaut sombre et épais, regards surgissant d'abîmes effroyablement mystérieux. Or le noir est non-couleur, absence de référence, miroir négatif qui encadre l'œil de façon emblématique, joyau purement symbolique qui appelle le désir de pénétrer. Avec leurs cernes noirs qui scintillent d'un éclat sinistre, ses autoportraits paraissent précocement marqués aux yeux de l'ombre de la folie et de la mort. Paupières battues, leurs pupilles larges comme des gouffres deviennent les arènes des mauvais désirs. Ce qui renforce l'équivoque est ce regard faufilé vers le spectateur à travers la fente des paupières, ou hypnotique et lascif, sur lequel nous pouvons projeter une multitude d'abîmes psychologiques. Il secrète un trouble indubitablement érotique : les yeux franchement ouverts, coupures et fissures érodées et fragiles épanchements troubles du *Portrait de Marguerite Burnat-Provins* (1904) par Ernest Biéler¹⁷. Tous les traits se mêlent, insaisissables et d'autant plus ambigus. L'autre portrait de Marguerite par Ernest Biéler vers 1900¹⁸ témoigne de cet écartèlement : l'artiste-

femme est confrontée au problème de la synthèse de deux mondes : l'idéalité diaphane des corps sans matière et le regard crispé, rigide et vide. La guirlande de sureau absorbe la silhouette de la jeune femme comme enfermée dans les divagations de son espace mental, fermant toutes les issues possibles.

Le regard cerné développe un thème cher à la décadence : l'épouvante comme source du désir. Ainsi l'autoportrait dit *Le doigt sur la bouche* de 1900¹⁹ est à l'image de *The Baleful Head* de Burne-Jones, masque de terreur, elle montre des yeux bas qui émergent de cernes lourds et noirs, la bouche tordue par la menace du péché et dissimulée par la main. Dans la figure méduséenne se confondent l'expression du péril de la mort et celle de la puissance maléfique du sexe. La femme, chez Marguerite Burnat-Provins, peut incarner les ambiguïtés d'une féminité perverse associée aux figures tutélaires de la décadence. Elle n'est plus figure rédemptrice mais idole païenne, symbole de décomposition, femme fatale. De virginale, elle peut devenir fatale à l'image de la dualité féminine mise en scène par une fin de siècle et écartelé entre deux visions antithétiques : la femme tentatrice et perverse et l'ange selon une idéologie du double, symbole de l'idéal spirituel et de la malédiction de la chair comme cette Charlotte Hébrard aux étranges yeux, «deux lacs fatigués d'avoir assisté aux longues agonies des forêts²⁰» ou l'amoureuse du *Livre pour toi* aux yeux «auréolés d'une ombre chaude, rousse et bleue²¹», tourmentée par la douce agonie du désir. *L'autoportrait aux ellébores*²² où l'artiste insatisfaite a

¹⁶ Voir Jules Michelet, *La Femme*, 1859 ; réédition : Paris, Flammarion, collection «Champs», 1981.

¹⁷ Ernest Biéler, *Portrait de Marguerite Burnat-Provins*, 1904. Aquarelle et gouache, 15 x 18,5 cm. Collection particulière, Suisse.

¹⁸ Ernest Biéler, *Portrait de Marguerite Burnat-Provins sous une guirlande de sureau*, 1900. Huile sur toile, 98 x 70 cm. Musée cantonal d'Art, Sion.

¹⁹ Marguerite Burnat-Provins, *Autoportrait au doigt sur la bouche*, 1900. Musée cantonal d'Art, Sion.

²⁰ Marguerite Burnat-Provins «La Revenante», 1919 ; réédition : Genève, Zoé, 2005, p. 3.

²¹ Marguerite Burnat-Provins, *Le Livre pour toi*, 1907 ; réédition : Paris, La Différence, 1994, p. 26.

²² Huile sur toile, non signé. 45 x 78 cm. Collection particulière, France.



Autoportrait au chapeau, 1918. Crayon Conté. Musée cantonal d'Art, Sion.



Autoportrait aux ellébore, s.d. Huile sur toile. Collection particulière, France.

transposé ses désirs inapaisés et tentés de les assouvir par la création artistique, la montre, les yeux baissés. L'autoportrait peut être considéré comme une sorte d'autobiographie spirituelle, expression des anxiétés d'une période où l'artiste voit la réalité bourgeoise comme un mur ténu derrière lequel un futur tragique attend l'humanité. Quant à *La Femme à la robe verte* de 1900, elle constitue, selon Catherine Dubuis «un signe d'immortalité²³», mais c'est aussi une image de solitude qui témoigne d'une brisure à l'intérieur de la représentation du monde et fait appel à la notion à la fois naïve et élémentaire de l'homme tiraillé entre des forces antagonistes. Construction qui accentue le sentiment que donne Marguerite Burnat-Provins d'une identité physique et psychique fragmentaire, d'une quête personnelle de son moi propre. Son art se construit par les associations et les analogies que la sensibilité de la créatrice établit avec son époque.

La fascination scopique²⁴ plane sur la littérature et l'art de la fin du XIX^e siècle, avec pour fonction d'exhiber sa propre étrangeté. Regards fixes et immuables des Vénus sexuelles de Fernand Khnopff²⁵ : c'est le triomphe de l'animalité qui se traduit dans les yeux où toute pensée s'est anéantie. Ce regard qui fixe le vide, c'est celui de la prostituée démoniaque qui tente saint Antoine chez Flaubert et les yeux marbrés de bistre des monstres peints par Franz Von Stuck²⁶ et Mossa²⁷ qui roulent et broient les

hommes ; ce sont les ombres mauves de l'onanisme, les stigmates habituels des excès vénériens, les yeux caves qui dénoncent le vice solitaire comme «épouvantail pathologique²⁸». Déjà Baudelaire, pris dans un dualisme chrétien, obsédé par le mal et la beauté dans l'artifice, voyait dans la femme «un démon aux yeux cernés par la débauche et l'insomnie²⁹». Par ailleurs, l'œil maquillé mêle de façon oxymorique la nature la plus crue à l'artificialité la plus extrême.

Cette lutte entre la tentation de la chair et l'idéalisme devient un thème constant dans la peinture fin de siècle : depuis l'équivoque ingénuité tachetée de noir de l'*Ophélie* d'Hébert³⁰ (1890) jusqu'aux images de vampires et autres femmes fatales. Les yeux gonflés et creusés, cernés de suie épaisse, la figure rigide et figée travaillée dans un cerne, l'érosion et la corrosion du regard scandé de noir comme un contrepoint transforment la Jeanne d'Arc de George de Feure³¹, en font avant l'heure une actrice du cinéma muet. Le cerne bleuâtre autour des yeux pouvait être déjà le signe de l'onanisme et de la consommation ; les yeux rosés apparaissent dans une buée mauve, un cerne funèbre et maléfique dans un visage impudique aux paupières bleutées qui en avivent l'éclat voluptueux. L'ombre et le cerne servent ici à

²³ Catherine Dubuis, «Marguerite Burnat-Provins : la vie avant l'art» dans *Marguerite Burnat-Provins 1872-1952 De l'Art nouveau à l'art hallucinatoire*, Fondation Neumann, Somogy, éditions d'art, 2003, p. 23.

²⁴ Terme psychanalytique : relatif à une pulsion qui met en scène la dialectique entre «regarder» et «être regardé». (<http://dictionnaire.reverso.net>; note de l'éditrice)

²⁵ Fernand Khnopff, *De l'animalité*, 1885. Crayon, pastel et aquarelle sur papier, 28,3 x 25,4 cm. Collection privée.

²⁶ Franz Von Stuck, *Sphinge*, 1904. Huile sur toile. 83 x 157 cm. Hessisches Landmuseum, Darmstadt.

²⁷ Gustav-Adolf Mossa, *Elle*, 1905. Huile sur toile. Nice, Musée des Beaux-Arts.

²⁸ Anne Carol, «Les médecins et la stigmatisation du vice solitaire (fin XVIII^e – début XIX^e siècle)» dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 49-1, janvier-mars 2002, p. 157.

²⁹ Charles Baudelaire, «Salon de 1859», *Curiosités esthétiques*, Paris, Michel Lévy, 1868, p.293.

³⁰ Bram Dijkstra, *Les idoles de la perversité – Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, traduit de l'américain par Josée Kamoun, Paris, Seuil, 1992, p. 59.

³¹ Voir le n° 56 du catalogue de l'exposition *Du Symbolisme à l'Art Nouveau (1890-1905) Georges de Feure*, Musée départemental Maurice Denis, 11 mars-5 juin 1995.

l'union étrange de la beauté et de l'effroi au cœur de cette esthétique décadente qui voit toujours la mort et la souffrance dans des yeux de supplice et de volupté. Littérature de l'excès, de l'exhibition et du voyeurisme, la littérature décadente donne à ces héroïnes funestes des yeux de perdition où, nous dirait Jean Starobinsky, «le caché fascine³²».

Les autoportraits de Marguerite Burnat-Provins lient le mysticisme et l'hystérie, cette mythologie moderne mise en scène par Charcot³³. Ainsi apparaît Marguerite, cernée de visions et d'apparitions lumineuses, associant maladie et amour dans une transgression suprême qui nie la chair et le corps tout en l'exaltant. Elle sert alors de variation au thème d'Éros et de Thanatos et mêle dans son image le solaire et le crépusculaire. Ainsi, l'héroïne d'*Une nuit chez les Aïssaouas* se trouve aux lisières de la physiologie et de la rêverie, la chair scarifiée par l'illisible et le mystère dans une étrange scène de rencontre. Langoureux ou solennel, émacié, le corps de l'artiste paraît être le support d'une herméneutique complexe et antinomique, conformément à l'imagerie sanglante féminine mise en place à la fin du siècle³⁴. Hyperesthésique, à l'image d'une société monstrueuse, le corps féminin menaçant de tout polluer par son sang impur, sa source menstruelle et hystérique se transmue alors en pure lumière, en clarté ineffable. Dans le même esprit, on peut citer les hallucinations de Jeanne Jacquemin nées de son désir «narcissique³⁵» montrant un *Saint-Georges*³⁶ homme et femme

³² Jean Starobinsky, *L'œil fascine*, Paris, Gallimard, 1961, p. 9.

³³ Voir l'étude de Marie-Claude Coudert, «Entre naturalisme et symbolisme, peindre l'invisible» dans *Jeanne d'Arc. Les tableaux de l'Histoire 1820-1920*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2003, p. 130-132.

³⁴ Jean de Palacio, «Messaline décadente ou la figure du sang» dans *Sangs, Romantisme*, Paris, n° 31, 1981, p. 227.

³⁵ Jean-David Jumeau-Lafond, «Jeanne Jacquemin, peintre et égérie

tout ensemble, troublant et pur. L'énigme sexuelle est au centre d'un art qui a partie liée avec la mort et le mysticisme.

Ainsi les portraits et les autoportraits de Marguerite Burnat-Provins, braise cachée qui brûle, constituent un ensemble éloquent, un manifeste exacerbé des passions dans des compositions dynamiques dont la hardiesse et la violence offrent un intérêt qu'on ne peut contester. Avec un sens du pathos, de l'exagération, de l'excès, l'artiste donne libre cours à un irréalisme exacerbé. Le portrait recoupe deux tensions antithétiques : d'une part, une sensualité excessive et une désincarnation paroxystique en un étalage forcené et complaisant. Au-delà des fioritures du décadentisme et de l'exploitation de son propre fond morbide et névrotique, elle pratique une expérimentation effrénée de soi, un déchaînement qui libère les puissances obscures dont elle se fait la proie. L'autoportrait sera le spectre et le double, l'Autre multiplié et envoûté. Chargé de mysticisme et d'ésotérisme, il débouchera sur des visions hautement subjectives et parfois hermétiques, où sont célébrés l'étrange, le fantastique et parfois l'horreur. Œuvre étrange, emblématique d'une société en désordre, qui anticipe le regard halluciné et distordu des tableaux d'Arnold Schönberg³⁷, l'expressionnisme devenant archétype. A l'interrogation de l'œuvre, seule répond la solution que Marguerite Burnat-Provins donne à sa vie, sa sensibilité blessée ne s'étant pas satisfaite de l'exorcisme par l'art.

symboliste», *Revue de l'art*, Paris, n° 141, 2006, p. 64.

³⁶ Jeanne Jacquemin, *Saint-Georges*, 1897. Lithographie en couleurs publiée dans *L'Estampe moderne*, n° 45, 1^{er} volume mai 1897-avril 1899.

³⁷ Voir *Arnold Schönberg, visions et regards*, Lienart, Toulouse, Les Abattoirs, 2010.

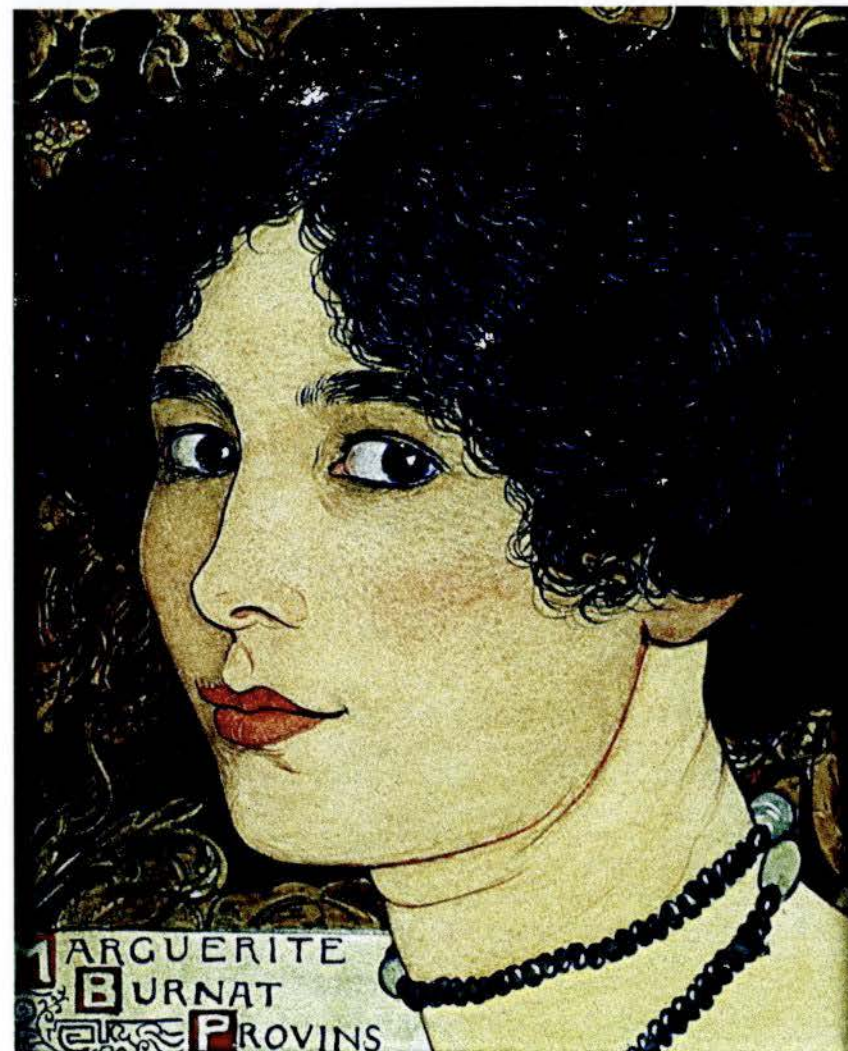
*Tant que durera le jeu tragique, jusqu'à la fin de la vie, fais-moi
la chair morte, tiens mon sang*³⁸.

Delphine DURAND

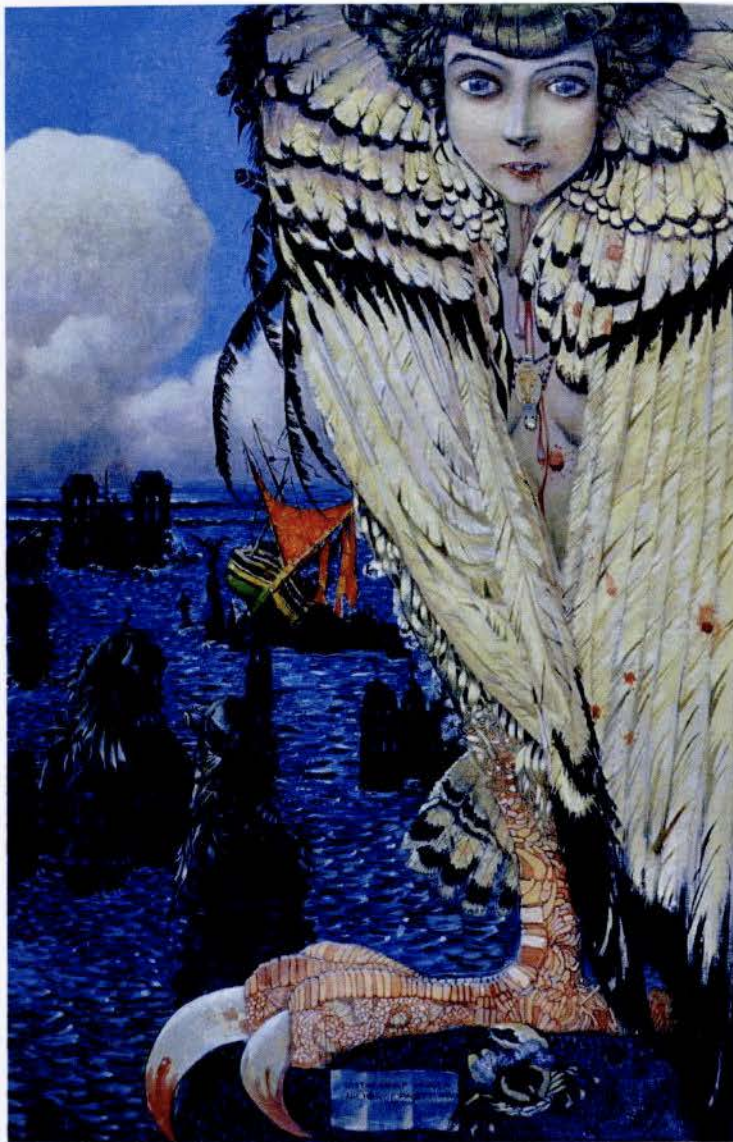


Paul Berthon, *La Princesse au Crapaud*, 1899. Panneau décoratif.
Collection Michel Romand, Paris.

³⁸ Marguerite Burnat-Provins, «Une nuit chez les Aissaouas», 1921, réédition :
Genève, Zoé, 2005, p. 34.



Ernest Biéler (1863-1948) *Portrait de Marguerite Burnat-Provins*, s.d. [vers
1904]. Aquarelle et gouache. Collection particulière, Suisse.



Gustav Adolf Mossa, *La Sirène repue*, 1905. Huile sur toile. Musée des Beaux-Arts, Nice.



Gustave Adolf Mossa, *Elle*, 1905. Huile sur toile. Musée des Beaux-Arts, Nice.



Paul Berthon, *Courtisanes Célèbres: Salomé*, 1898. Panneau décoratif. Collection Victor Arwas.

Le Cœur

Je dois vous dire ce qu'il advint de cette femme habillée de gris. Elle est née dans une vieille ville couronnée d'ormes, sommeillante au berceau de ses remparts, mirés dans l'eau des fossés profonds.

J'ai vécu là-bas. J'entends le pas des chevaux sur les ponts-levis les jours de foire, j'entends les cloches jaseuses qui avaient des choses à dire toute la journée, cloches des couvents, des hospices, des séminaires, car la ville, au temps du roi Louis XI eut cent clochers.

Mais... je vous parlais de cette femme.

Lasse de porter dans sa poitrine son cœur si douloureux rempli d'un amour sauvage, elle alla trouver la vieille marchande de la rue Saint-Nicolas.

Au long de cette rue étroite, on peut voir, assises dans le ruisseau, timons en l'air comme des antennes, les charrettes couleur de sauterelle des faubouriennes qui vendent des légumes sur le marché.

La vieille habite à côté de l'église, droit sous la tour comme sous le jet d'une fontaine d'où coulent les ondes des sonneries, sa maison triste en est noyée, et sa boutique poussiéreuse où se fanent de pauvres jouets, tout veloutés.

La femme, en entrant, salua :

– Me reconnaissez-vous ? Quand j'étais enfant, je venais ici le soir, après l'école, avec la servante louche qui s'appelait Romaine, et j'achetais des bonbons. Vous me donniez une tape sur la joue. Mon nom est Fulvia.

– Ah ! dit la marchande, je me souviens. Voici tes boucles brunes et tes yeux couleur de cavrions¹, tu étais vive comme une

bande de souris. Mais, depuis lors, qu'as-tu fait ?

– Je suis partie pour un pays de montagnes où il y a des torrents, de gros rochers, des pâturages et de la neige si haute qu'elle ne fond jamais. J'ai vu d'autres gens, mais je n'ai jamais pu oublier ceux de chez nous et j'ai souffert. Là-bas, j'ai rencontré un homme jeune et doux que j'aime, qui m'a aimée. C'était l'été. Tout brûlait dans le soleil ! J'étais heureuse comme une reine de l'ancien temps parce qu'il riait en me donnant les fruits de son jardin, dans ses mains brunes que je baisais. Alors, j'étais redevenue la petite fille que vous avez connue, entre les bras de mon ami si tendre et blond comme la paille de l'orge qui mûrit dans nos plaines... Mais aujourd'hui voilà !...

Et la femme ouvrit la robe grise. De ses blanches mains déchirant sa poitrine, elle en arracha son cœur tout saignant et, le montrant à la vieille :

– Je viens en chercher un autre, faites vite !

– Bien, répondit la marchande, suis-moi.

Elle alluma une lanterne de cuivre et Fulvia la suivit.

Dans l'arrière-boutique, la vieille saisit un gros anneau de fer, souleva une porte qu'elle rabattit contre le mur et se mit à descendre dans l'obscurité où se cache le magasin des cœurs.

Il y en avait des milliers suspendus à la file, il y en avait de toutes les couleurs. La vieille mit le feu à deux grands mortiers de veille qui éclairèrent jadis la chambre de la comtesse Mahaut ; dans la vaste cave au pavement de dalles, aux voûtes basses soutenues par des piliers ramassés l'on entendait vivre l'eau d'une source.

Dès qu'elle eut touché le sol, Fulvia lança devant elle son cœur tout chaud qui battait encore. Avec un long râle de détresse,

¹ Caveron, substantif masculin, un des noms vulgaires du prunellier (Littré).

il roula dans le noir et disparut.

La marchande s'arma d'une perche où brillait un croc d'argent.

– Maintenant, dit-elle, tu peux choisir.

Fulvia vit de grands cœurs vermillons, d'aspect insolent, que la perche brandie frappa avec dédain.

– Des cœurs d'amants, ma fille, regarde !

Et la pointe ayant percé l'un d'eux, il s'aplatit avec un petit souffle ironique.

Il y en avait des bleus, d'un bleu de tournesol, les cœurs de ces enfants donnés à la Vierge qui ont, au col, un rang de perles d'ambre et des robes de mousseline à volants tuyautés avec des nœuds étalés, car les petits, eux aussi peuvent changer de cœur.

D'autres étaient roses, d'un rose bête de bonbon ou de lustrine, ceux des jeunes filles à tailles plates, au teint brouillé, destinées aux baisers fades, à la vie éteinte.

Quelque-uns étaient violets à filets cramoisis, des cœurs d'évêques, à côté de jaunes criards des cœurs d'envieux.

Et puis, de verts acides, comme marinés dans une conserve au vitriol, des cœurs de vieilles filles aigries et sournoises ; de multicolores, le lot des courtisanes ; de bruns aussi, ceux des dévouements obscurs et des abnégations muettes.

Il en était de noirs, enfin, des cœurs d'êtres désabusés, ayant mordu à tous les fruits d'angoisse.

Fulvia, à les regarder, eut un frisson, car tous imperceptiblement remuaient.

Dans le nombre infini, la plupart étaient neufs, mais beaucoup avaient servi. Tandis qu'elle les secouait, le visage de la revendeuse de machines à vivre avait une expression de l'autre monde.

Les mèches brûlaient. Un courant d'air en se faufilant

dans la cave couchait leurs flammes longues comme des langues chercheuses de proies.

La vieille questionna :

– Eh bien qu'en penses-tu ?

Dans un coin s'élevait un grand tas gris. Là gisaient pêle-mêle les cœurs de pierre. Fulvia, se penchant, en prit un, mais il était si lourd qu'elle le laissa choir avec découragement. Des larmes coulèrent de ses yeux.

Maintenant, avec un léger bruit de chapelet, l'air froid de la cave balançait un long rang de cœurs de vierges, d'un blanc de porcelaine, un blanc triste d'hiver.

La femme habillée de gris, désespérée, s'en détourna.

– Ecoute, dit la marchande, tu me fais de la peine. Je t'ai vue enfant, je veux faire quelque chose pour toi. Je suis vieille comme la terre et depuis que je garde ce dépôt, à personne je n'ai ouvert mon trésor. Tiens ma main et n'aie pas peur.

Toutes deux marchèrent vers le fond de la galerie où se voyait une fente dans le mur. La vieille fit tourner un gros bloc de grès et Fulvia vit étinceler des cœurs de pierreries plus petits que les autres, mais d'une dureté sans pareille et d'un insoutenable éclat.

La marchande plongea dans le tas sa main tordue. Elle en retira l'unique diamant.

– Prends-le, dit-elle, il est à toi sans bourse délier et te donnera le bonheur ou je ne m'y connais guère.

Et rapidement elle le glissa dans la poitrine ouverte qu'elle referma d'un signe mystérieux.

Fulvia se prit à rire, embrassa la vieille en s'écriant :

– Comme je me sens légère à présent ! Je suis guérie, guérie, à jamais guérie.

Et elle s'en fut.

Or, qu'advint-il de cette femme habillée de gris dont le



Edvard Munch, *La femme et le cœur*, 1896. Encre de chine, crayon de couleur. Musée Munch, Oslo.



Edvard Munch, *Le cœur*, 1898-1899. Gravure sur bois. Musée Munch, Oslo.

le cœur était de diamant ?

Pendant des jours, la vie lui devint une fête, une grande fête d'oubli et de recommencement.

La ville chantait par toutes ses cloches, du matin au soir et avec elle, de toute son âme rajeunie et délivrée, Fulvia chantait. Elle avait retrouvé, sous les ormes, le chemin où s'aventuraient ses premiers pas, à leur ombre, elle marchait dans un beau domaine de sérénité. Mais elle s'étonnait de sentir que son désespoir n'était remplacé par aucune espérance, qu'en elle plus rien ne semblait attendre ni désirer et qu'elle riait sans savoir pourquoi.

Il lui parut que la vie glissait entre ses lèvres une eau dépourvue de saveur et que les jours sonnaient creux comme des chambres vides. Elle ne pouvait plus s'attrister, avec l'espoir en elle était mort le regret. Dans la rue, aucun regard ne s'attardait au sien et quand elle aperçut son visage dans le miroir, elle le trouva dur et fermé comme un morceau de glace.

Un soir cependant, le crépuscule ému vint s'accouder à sa fenêtre et la regarda. Elle reconnut les yeux de son amant, ces yeux qui vivaient si loin par delà les montagnes, ces yeux limpides d'avoir affronté les glaciers.

Alors, le sang qui avait dormi se réveilla et se rua en vagues dures contre le cœur insensible.

Pendant des jours terribles, Fulvia sentit le diamant grandir et se gonfler et s'alourdir comme une masse de plomb avec un battement singulier qui venait du dehors.

Elle ne dormait plus, mais le cauchemar tourmentait ses nuits. Elle pouvait voir distinctement un enfant nu agenouillé sur sa poitrine qui frappait éperdument la place du cœur de diamant de la pointe d'une flèche acérée.

Elle s'en retourna un soir chez la vieille qui sommeillait sous la lampe, sa chatte sur les genoux.

– Hélas, dit Fulvia, ce cœur précieux me pèse trop. L'ancien amour est revenu. Il frappe, il rentrera de force, je le sens. J'ai revu les yeux de mon ami qui venaient me chercher. Rendez-moi mon vrai cœur que je l'emporte dans les montagnes.

– Sais-je où il est, maugréa la marchande, ne l'as-tu pas jeté toi-même au travers de la cave et n'est-il pas mort à présent ? Je fus trop bonne, en vérité, de te donner la merveille de mon trésor.

Mais Fulvia avait allumé la lanterne.

Prestement, elle descendit l'escalier et promena le rayon sur les dalles.

Et tout à coup elle poussa un cri.

Un autre cri lui répondit.

Tout près de la source qui bouillonne dans un petit bassin circulaire, elle aperçut son cœur.

Il était resté là, dans l'eau fraîche de la rigole, comme un bulbe empourpré avec ses tronçons d'artères pareils à des tiges coupées de bégonias.

Alors la femme habillée de gris détacha violemment le diamant perfide embrasé de feux sataniques, elle replaça pieusement le cœur si douloureux, rempli d'un amour sauvage, qui avait vécu pour l'attendre et, sans regarder en arrière, de l'autre côté des montagnes, vers son amant elle s'en courut.

Marguerite Burnat-Provins
Sion Suisse
1907

(Conte paru dans la revue mensuelle *Les Tablettes* de juin-juillet 1922, Saint-Raphaël, Var ; repris dans le Cahier numéro 4, 1987, de la Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins, Saint-Cézaire-sur-Siagne, France)

ASSOCIATION DES AMIS DE MARGUERITE BURNAT-PROVINS

Article 1, 2 et 7 extraits des statuts de l'Association

Art. 1 En mémoire de Marguerite Burnat-Provins, écrivain et peintre, née en 1872 à Arras et décédée le 20 novembre 1952 à Grasse, une association est créée le 27 janvier 1988.

Art. 2 L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins est créée en application des articles 60 et suivants du Code Civil Suisse.

Elle n'a pas de but lucratif.

La durée est indéterminée.

Art. 7 L'Association se propose :

- a) de maintenir vivant le souvenir de Marguerite Burnat-Provins et d'assurer le rayonnement de son œuvre littéraire et picturale ;
- b) de susciter des recherches concernant son œuvre et sa personnalité dans le cadre de son époque ;
- c) de stimuler l'intérêt des institutions et des médias
- d) de stimuler toute initiative éditoriale de son œuvre littéraire connue ou inédite et de sa correspondance ;
- e) de stimuler la publication d'un éventuel catalogue raisonné des œuvres picturales.

Site internet : www.culturactif.ch/associations/mbp.htm

Email : marguerite.burnatprovins@gmail.com

L'Association publie des Cahiers annuels, dont les 7 premiers numéros et le numéro 9 sont épuisés. Cahiers disponibles sur demande au Secrétariat de l'Association, au prix de Fr. 15.- l'exemplaire pour les membres (Cahier 14 : 20.-) ; 20.- et 25.- pour les non membres.

CAHIER 8, 1996	<i>Ma Ville</i>
CAHIER 10, 1998	<i>La musique</i>
CAHIER 11, 2000	<i>La guerre (I)</i>
CAHIER 12, 2001	<i>La guerre (II)</i>
CAHIER 13, 2003	<i>Le corps du texte</i>
CAHIER 14, 2005	<i>Centenaire du Heimatschutz</i>
CAHIER 15, 2006	<i>Multiples approches</i>
CAHIER 16, 2007	<i>Gisèle Vallerey</i>
CAHIER 17, 2008	Cahier anniversaire 1988-2008 (épuisé)
CAHIER 18, 2010	<i>Du Valais à Ma Ville</i>

Tous ces *Cahiers* sont illustrés de reproductions d'œuvres de Marguerite Burnat-Provins, par les soins de Romaine de Kalbermatten, puis, à partir du numéro 15, par ceux de Sophie Godel.